

Université de Montréal

Des lucioles
suivi d'*Utilité et limites de la commune dans L'ange de la solitude*
de Marie-Claire Blais

Par
Emilie Duchesne Perron

Département des littératures de langue française, Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de maîtrise
en littératures de langue française, option recherche-crédation

janvier 2020

© Emilie Duchesne Perron, 2020

Université de Montréal

Département des littératures de langue française, Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé

Des lucioles suivi de Utilité et limites de la commune dans L'ange de la solitude de Marie-Claire Blais

Présenté par

Emilie Duchesne Perron

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Élisabeth Nardout-Lafarge
Président-rapporteur

Claire Legendre
Directrice de recherche

Gilles Dupuis
Codirecteur

Lucie Bourassa
Membre du jury

Résumé

Des lucioles est un roman versifié où monde intérieur et monde extérieur paraissent irréconciliables. À travers une narratrice habitée par le deuil inachevé de son père, ce projet s'interroge sur ce qui demeure après la perte lorsque les circonstances ne permettent pas que l'on s'arrête pour contempler le vide laissé par l'être perdu. Entourée de personnages habités par une douleur qu'elle croit semblable à la sienne, la narratrice fait l'expérience de l'importance de la communauté, mais également, des limites de cette même solidarité. La lumière, image parcourant le texte, expose autant la beauté que l'obscurité du milieu où la narratrice évolue. L'absence d'issue apparente pour le personnage nous révèle le sentiment d'impuissance qui l'habite face à sa situation précaire.

L'essai qui le suit, *Utilité et limites de la commune dans L'ange de la solitude de Marie-Claire Blais*, s'articule également autour des questions d'individualité et de solidarité. À partir du concept d'hétérotopie développé par Michel Foucault, l'essai tente d'abord de comprendre la nécessité de la création d'un *safe space* pour les personnages marginalisés de *L'ange de la solitude*, puis se questionne sur la persistance des rapports de force à l'intérieur de ce lieu établi hors des instances sociales dominantes. Au cœur de cette contradiction se pose une question fondamentale sur la relation qu'entretient l'individu ostracisé avec le monde qui le rejette, et propose ainsi une réflexion sur le rapport à l'espace des communautés marginalisées.

mots-clés : Marie-Claire Blais, *L'ange de la solitude*, Michel Foucault, marginalité, subjectivité, espace, communauté

Abstract

Des lucioles is a versified novel in which intimate and outside world are shown as irreconcilable. Through a female narrator who is still grieving the death of her father, this project shows what remains after a person disappears, especially when circumstances do not allow the griever to properly process that loss. Surrounded by like-minded people who seem to be struggling as much as her in their own lives, the narrator realizes the importance of belonging to a community, but also, the limits of that solidarity. The recurring image of light shows both the beauty and the despair of the environment in which the characters evolve. The apparent lack of resolution for the protagonist tells us a lot about the helplessness of the subject facing the world they live in.

The essay that follows, *Utilité et limites de la commune dans L'ange de la solitude de Marie-Claire Blais*, is also exploring the ideas of solidarity and community. Through the concept of *hétérotopie* developed by Michel Foucault, we try to understand the necessity for Blais' characters to create a safe space for themselves. We then observe the presence of power relationships inside the friend group, despite their attempt at creating a space out of the social structure that marginalized them in the first place. With this essay, we expose the relationship between the marginalized subject and the world that rejects them, which allows us to reflect on the way these social groups interact with space in general.

keywords : Marie-Claire Blais, *L'ange de la solitude*, Michel Foucault, marginality, subjectivity, space, community

Table des matières

Résumé	I
Abstract	II
Table des matières	III
Remerciements	IV
<i>Des lucioles</i>	1
<i>Essai : Utilité et limites de la commune dans L'Ange de la solitude de Marie-Claire Blais</i>	74
<i>La maison, ce refuge imparfait</i>	76
<i>La commune, un autre ordre social ?</i>	81
<i>L'échec de la commune : une mort annoncée</i>	95
Bibliographie	104

Remerciements

Merci à ma directrice et à mon codirecteur, Claire Legendre et Gilles Dupuis, pour leurs nombreuses lectures et commentaires, leur encadrement et leurs encouragements.

Merci à Élisabeth Nardout-Lafarge, grâce à qui je suis pour la première fois allée à la rencontre de *L'ange de la solitude*. Cette rencontre a changé ma vie.

Merci à Édith Payette, qui a su m'aider plus qu'elle ne le saura jamais durant ce long processus.

À ma soeur Annie-Claude, ma première lectrice, qui croit en moi quand je n'y arrive plus.

Merci à mon Papa, qui aurait voulu lire ce mémoire.

Merci à Maxim Fortin, mon personnage préféré.

Merci à Laurie Perron, à Manuel Bouchard et à Riley Sturgeon pour le soutien inconditionnel. Merci aux dizaines d'autres, que je ne nomme pas ici mais qui m'ont accompagnée, épaulée, réconfortée pendant l'écriture de ce mémoire. Je vous dois bien plus que les pages qui suivent.

Des lucioles

I. Le bruit

ça commence
avec trop de bruit

dans la classe
les claviers sous les doigts
les gommes mâchées
les crayons griffonnant

les ongles de la professeure
sur le bureau
sa langue claquant
entre chaque explication

le bouton du son
resté enfoncé dans ma tête
une chanson sur *repeat*
que j'avais trop entendue

je me suis levée

j'ai pris mes choses
presque couru
sortie de la salle
sans me retourner

pas vu leurs regards
pas eu le temps
d'être désolée

je suis descendue
jusqu'à l'entrée
ouvert la porte

mis les pieds dehors

voilà

je suis sortie

* * *

pendant un temps

c'était comme ça

il fallait vivre

laisser la mort

celle de mon père

dans un coin

structurer

mon histoire

la rendre

intéressante

pour que les autres

ne s'endorment pas

sur mon deuil

me déconstruire

cohérente

il m'est arrivé ceci

j'en pense cela

oui il est mort

ça fait un-deux-trois ans

je vais mieux maintenant

oui mieux

ça a marché
plus longtemps
que je ne l'aurais cru

puis un jour
plus capable

c'est arrivé
subitement

je ne savais plus
comment faire

tout mon corps
désarticulé

incapable
de placer un mot
devant l'autre

baisser la tête
quand je croisais
à l'université
ceux avec qui
j'avais ri la veille

j'aurais pu essayer
de me cacher
sous les tables
mais on aurait vu
ma peine dépasser

j'ai attendu
encore un peu

avant de quitter

je croyais
que je reviendrais

que le temps
ferait son effet
comme on entend
un peu partout

je n'ai pas réussi
à rattraper
mon retard

une étudiante
qui n'arrive pas
à répondre
quand on lui parle
c'est inconfortable
pour tout le monde

je ne crois pas
que personne
n'ait été étonné
lorsque je me suis levée

si je m'étais retournée
j'aurais probablement vu
trente personnes
hochant la tête
en me regardant sortir

* * *

Maxim cogne à ma porte
il entre

les deux dernières fois
je n'ai pas répondu
il avait peur

je souris
sans rien dire

il dépose une tasse
de quelque chose de chaud
sur ma table de chevet
et retourne dans le salon

* * *

quelques heures plus tard
rien ne bouge
dans l'appartement

je prends un risque
je sors de ma chambre

Maxim dort sur le sofa
je le secoue un peu
il me regarde
confus

je lui dis
je vais plus à l'école
il y a trop de bruit
je peux pas

il acquiesce
me fait une place
dans sa chaleur

j'ouvre la télé
et allume Netflix
on écoute ensemble
un épisode déjà vu

* * *

l'école
suppose
qu'on se prépare

se prépare
à ce qui s'en vient

le mensonge
tous les jours

faire du café
mettre des collants
prendre l'autobus

les notes
les livres
les travaux
les examens

mentir
chaque fois

faire croire

qu'on a foi
qu'on pense
avancer
devenir
quelqu'un

il y a une limite
à implorer l'existence
de rester la même

à côtoyer des gens
dont l'intérieur des paupières
n'est pas tapissé
d'une urne en cerisier

trop de matins
accumulés
où je me réveille
dans un monde
où il n'est pas

trop de journées perdues
à tenter d'oublier
que je ne serai jamais plus
comme les autres

maintenant
je prends racine ici
dans mon appartement
au plancher de bois égratigné

à l'écart
j'espère perdre mes couleurs
glisser doucement

vers l'atonie

me fondre au décor
jusqu'à me confondre
avec la blancheur des murs

* * *

c'est la fin de novembre

la lumière qui se reflète
sur la première neige
force mes yeux
à demeurer ouverts

depuis quelques semaines
je passe de longues journées
à regarder dehors
sans prendre part
à ce qui s'y trame

de ma fenêtre sur la rue Masson
je regarde les autos rouler
les bus se remplir
j'observe la neige
sans la sentir sur mon visage

de rester ici
ma joue contre la vitre
me donne l'impression
d'avoir les oreilles bouchées

c'est la seule manière
de neutraliser le bruit

celui qui grésille
au coeur de l'écart
entre moi
et le monde

le soulagement
de ne plus voir
les yeux des autres
qui disent
mais elle va ben en revenir un jour
commence toutefois
à s'effriter

tranquillement
une inquiétude
s'installe dans mon ventre

le pratique
me rattrape

vivre sa peine
à l'horizontale
n'est pas
pour tout le monde

il n'y a pas de bourse
pas de subvention
pour les filles cassées
qui perdent leur père

je redoutais
ce moment

celui où je devrais compter

le fond de mes poches
pour payer le loyer

bientôt il faudra bouger
utiliser à nouveau mes jambes
retirer les bouchons
de mes oreilles

Maxim
finance ma crise
travaille plus qu'avant
revient tard le soir

il ne m'en parle pas
mais il doit être déçu
de son investissement

* * *

Gab est à la maison
Max l'a invité
ils ont acheté deux six packs
une bouteille de vin

je me force
à sortir de ma chambre
je ne veux pas qu'il sache
pour la fuite

après une heure ou deux
trois bières
quelques anecdotes
je lui ai demandé de l'argent

il était mal à l'aise
je je je suis
entre deux contrats
j'aurais voulu
je je je peux pas

je n'aurais pas dû
j'ai trompé l'image
qu'il a de moi

celle des soirées
où dansant
chantant
on oublie
les limites
de nos vies

je suis retournée
dans ma chambre
couvrir ma honte

celle que je ressens
chaque fois que je pense
à cet héritage
trop rapidement dépensé

il est difficile pour moi
de repenser à cette époque

J'ai le souvenir flou
d'une héritière
qui n'ouvre pas
ses relevés bancaires
de peur d'y voir

la preuve tangible de l'absence

elle préfère insérer sa carte de crédit
dans toutes les ATM
des bars de Rosemont et du Village

il me semble ne connaître personne
ayant eu un aussi grand décalage
avant de pleurer son mort

je me demande s'il existe
une date de péremption
sur les deuils

si oui la mienne
est probablement passée

* * *

j'ouvre ma boîte courriel
première fois depuis un mois

J'écris à Joël
mon ancien patron
lui demande
si je peux revenir
en sachant
que la réponse
sera oui

je le sais
je dois recommencer
à travailler

retourner à la fruiterie
où je n'ai pas mis les pieds
depuis un an
revenir
au même point
remplacer l'école
par le travail

revenir
au bruit
mais à un autre

celui
des fonds de caisse
et des *guns* à prix

au moins
à la fruiterie
les questions
sont plus simples

est-ce que c'est bio
est-ce que c'est en spécial
est-ce qu'il en reste en arrière

les clients
sont moins déçus
que mes profs
par mon silence

* * *

j'ai pensé
que le temps était venu

de m'arrêter
mais ce temps
n'existe peut-être pas

ma peine et moi
devons continuer
à jouer à la cachette

je vais courir
dans tous les sens
la laisser compter
jusqu'à cent

m'étonner
lorsque que je me retourne
de ne pas la voir
s'essouffler derrière moi

II. la fête

à mon premier shift
je découvre
que Théo est encore là

je n'ai pas osé
demander à Joël
lorsqu'on a discuté
de mon retour

je reviens à la fruiterie
il n'a pas bougé
pas changé

le même feeling
le même trou noir
qui m'attrape à deux mains

comme avant

une collègue m'a dit
son fils est né
il y a quelques mois
sa blonde va bien
tout le monde va bien

la grossesse surprise
s'est transformée
en vie de famille

ils vivent ensemble
mangent ensemble

s'occupent du bébé
ensemble

quand il a su
on a arrêté de se voir

on ne peut plus

peu de temps après
j'ai disparu
sans avertir

je n'avais pas prévu
de revenir sur mes pas

un an plus tard
rien n'a changé
ni lui
ni le magasin

les heures au rythme engourdi
les clients
les airs bêtes

pendant que je regarde
les cantaloups pourrir
Théo remplit son café
à la cafetière près de la caisse
à toutes les demi-heures

il n'a pas parlé encore

je sens seulement
ses yeux dans mon dos

quand je replace
dans l'étalage
les pommes Empire
tombées par terre

ou quand j'emballe l'épicerie
de gens aux bras croisés

* * *

il est apparu
dans la cuisine des employés
pendant que je mangeais
un sandwich oublié
que personne n'a voulu acheter

il a gardé une distance
n'a dit que ces mots
t'es revenue

j'ai hoché la tête
et il est reparti

* * *

après quelques shifts
les collègues m'invitent
à aller boire avec eux

c'est comme avant

reprandre la route
entre la fruiterie et le bar
répéter les mêmes anecdotes

rire autant que la première fois

*c'est le fun que tu sois revenue
on a tellement de choses à te conter*

c'est comme avant oui

un arrêt sur image
où je frétille à peine
rassurée par le tableau figé
qu'on me permet à nouveau d'habiter

comme avant oui

une vie de pintes à cinq piasses
de cernes creux
de café filtre
de cris pris dans la gorge

l'espoir
est barré de la place

il n'apparaîtra pas
entre deux caisses de bananes
ni à trois heures moins quart
dans un *french* qui goûte le whisky

* * *

je me suis réveillée
le mal de tête enfoncé
dans l'oreiller tâchée
de mon maquillage de la veille

le dos de Théo
collé contre le mien

je rentrais
d'une soirée
dans le Village
quand il m'a appelée

il s'est retrouvé là
dans mon lit
à une heure où d'habitude
il change des couches

il s'est réveillé
m'a regardée
s'est rhabillé
est reparti

son mal
laissé dans mes draps
endormi en cuillère
avec le mien

* * *

l'univers
de la fruiterie
est séparé en deux

plancher
backstore

filles
gars

l'ordre des choses
n'est jamais débattu

je ne dis rien

si je faisais
une remarque
Joël et les autres
sauraient
que je ne suis pas
de leur côté

une hypocrite
qui a lu trop de livres
à l'université
qui ne connaît rien
à la vraie vie

*qu'elle vienne les soulever
les boîtes de bananes
nous on fait ça
pour être gentils
on veut pas
qu'elle se fasse mal*

je sais
ne pas dire

accepter
demeurer
dans l'espace
qu'on m'a attribué

mentir
pour maintenir
l'équilibre précaire
de notre harmonie

* * *

ça recommence

deux ou trois soirs par semaine
il m'appelle
marmonne quelques mots

tu fais quoi
je m'en viens

il vient à la maison
ne dit presque rien
m'enlace quelques heures
puis s'endort

la nuit
le silence

le jour
au travail
enchaîner des mots
que l'on n'entend pas

prétendre
devant les autres
que notre silence
n'existe pas

que jamais la nuit
il ne s'effondre sur moi
que jamais je ne sens ses larmes
couler dans mon dos

* * *

on a ri chanté
dansé pleuré
et ri encore

après quatre bouteilles de rouge
Max et Gab
se sont endormis collés
dans le salon
deux enfants assoupis
avant de rejoindre leurs lits

il me semble
qu'on devrait toujours dormir
les uns sur les autres
que le temps où on est éveillé
ne suffit pas

dans notre sommeil
on trouverait peut-être
un moyen de s'enfuir plus longtemps
un raccourci
vers la douceur fragile de nos amitiés

ça nous aiderait
à trouver de l'air
lorsqu'il n'y en a pas

lorsque le reste du temps
nos corps
ne nous appartiennent pas¹

quand Gabriel
doit faire semblant
de s'intéresser aux autres
pour garder sa job

quand Max sert des verres
et met de la sambuca en feu
en ignorant les clients saouls
qui le touchent trop intimement

quand je cale
des verres de rousse
en suivant Théo des yeux
jusqu'à ce qu'il décide
de rentrer ou non avec moi

* * *

le livreur bedonnant
mâchouille le rebord
de son gobelet de café Tim
entre deux anecdotes
sur la *game* d'hier

les gars du *backstore* s'esclaffent
quand il fait une joke grasse

¹ Ces strophes sont inspirées d'un passage de *Va savoir* de Réjean Ducharme : « On devrait tous dormir ensemble. On se retrouverait quand on se réveillerait et on pourrait continuer ce qu'on avait commencé, qu'on a été forcé de briser. On déjeunerait ensemble et ainsi de suite, en un cercle fermé, où rien ne se perdrait et nul ne se sentirait dépossédé. C'est donc mal organisé. » Réjean Ducharme, *Va savoir*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 1994, p. 164.

pendant que je suis au fond
à défaire des boîtes de carton
en oubliant moi-même que je suis là

chaque semaine
mêmes livreurs
mêmes joueurs de hockey
mêmes jokes

c'est rassurant
de savoir
que rien ne change

que les surprises
n'ont rien à faire ici

que les joueurs du Canadien
vont toujours manquer leur *shot*

que les petites filles de la caisse
ne répliqueront jamais
aux *jokes* murmurées
sur leur corps

* * *

je me suis réhabituee
un peu trop vite

à une poutine *take-out*
mangée
dans une pièce sans fenêtre

à l'odeur du micro-ondes

que personne ne nettoie

à ce sous-sol
où des chaises en plastique
sont dispersées
autour d'une table bancale

les collègues s'y assoient
tour à tour
une quinzaine d'âmes
qui partagent
des repas passés date

au cœur de ces murs jaunis
un confort s'installe

on finit par s'attacher
à ce lieu parsemé
de taches de gras

une fausse maison
un espace qui est nôtre
sans nous appartenir

l'impression
de faire partie
de quelque chose
même si c'est à ça
que ça ressemble

* * *

Maxim m'empêche souvent de dormir
parfois à cause de ses messages

envoyés du sauna
à la fermeture des bars

j'ai mal
j'haïs toute
j'veux mourir

d'autres fois
j'entends son piano
durant la nuit
dans la pièce d'à côté

il murmure des paroles
par-dessus une mélodie
qu'il joue jusqu'au matin

on ne reparle jamais
des messages
comme des chansons

cette porte
n'est pas ouverte
s'il est à jeun

son cahier
dans lequel il écrit
ce qu'il ne me dit pas
repose toujours
sur le chevalet de son piano

je n'ose jamais l'ouvrir
de peur d'y voir autre chose
qui me réveillerait la nuit

* * *

Gab et moi
on rentre à la maison
quand on a épuisé
toutes les raisons
de rester éveillés

dans la 359 nord
roter notre Mcdo
sans se parler

en silence
sentir l'effet de l'alcool
quitter nos corps

la lumière de l'autobus éclaire
ce qu'on n'a pas envie de regarder

* * *

dans la boîte aux lettres
pas de lettres d'amour
des avis de retard de paiement

dans mon lit
les calculs incessants
que je fais avant de dormir
et qui reprennent
dès que je me réveille

de faibles lueurs
passent brièvement
sur mes piles de factures

mes vêtements troués
ma salade rancie

elles survivent
grâce aux visages
de Max et Gab
aux rires des collègues
à la peau de Théo

elles arrivent même parfois
à me faire oublier
un court instant
le trou dans l'estomac
qu'occupe mon père
le reste du temps

une seconde
parfois deux
puis je recommence
à calculer
l'argent
comme l'absence

* * *

Je me suis réveillée seule
Théo s'est sauvé

j'imagine
que le matin
ça devient trop réel

je sais
que jamais

il n'y aura autre chose
que sa respiration
près de la mienne
pour quelques heures

pourtant
je réponds
chaque fois

il m'appelle
je décroche
il débarque

il est
un moment
où j'oublie
de fixer le plafond

personne n'oserait
appeler ça de l'amour
mais pourtant
c'est là

je le sais
quand mon coeur
semble s'arrêter
en entendant
la porte claquer

quand à moitié éveillée
je caresse
la trace qu'il a laissée
dans mon lit

c'est là
quasi-invisible

presque rien
mais quelque chose

* * *

le soir
encore
on boit

on chiale
contre Joël qui fait chier
contre les clients fatiguants
les shifts interminables

on travaille toute la journée
pour ce moment-là
celui où on est ensemble
à descendre des bières en fût

la tension baisse
elle se relâche
puis
une autre s'installe

on est seuls

une des collègues
prend son cellulaire
et écrit à son ex

un autre se met à scruter la salle

en quête d'une paire de yeux
qui s'accrocherait à la sienne

parfois
Théo me lance un regard
mais souvent
il part sans rien me dire

ces fois-là
je descend la côte en taxi
rejoindre Max et Gab

pour dépenser l'argent qu'on a pas

pour chanter des chansons d'amour
dans un karaoké crade
et rentrer en se plaignant
de n'avoir personne dans nos lits

* * *

on ne s'enfuit
jamais pour toujours

il y a pourtant ce moment
où la soirée tourne
tellement vite
qu'on en oublie
notre mal

les ampoules de couleurs
les spots intermittents
pénètrent nos yeux
même lorsqu'ils sont fermés

ce moment
celui de l'oubli
chancelle
sur les pichets de bières
les plateaux de *shooters*

un fragile équilibre
qu'on arrive rarement
à maintenir

on tombe tôt ou tard
à la renverse

les parcelles de lumière
les lucioles
quittent l'intérieur
de nos paupières
s'en vont scintiller ailleurs
pendant que nos têtes
se baissent sur nos téléphones

les gars
vont sur *Grindr*
cherchent quelqu'un
à moins d'un kilomètre
pour ne pas payer de taxi

moi
j'attends un appel qui ne vient pas
je vérifie à chaque demi-heure
que ma sonnerie fonctionne

une fois que tout est fini

que l'alcool ne rentre plus
que nos cartes de crédit
sont *maxed out*
je rentre seule

je marche lentement
j'essaie de ne pas prendre
les bancs de neige
pour des lits à ciel ouvert

* * *

J'ai vomi toute la matinée
allers et retours
caisse-toilette
clients-bile

sortir la nuit
dormir deux heures
avoir la tête qui tourne
arriver une demi-heure en retard

le shift du matin
est plus dur
mais moins déprimant
quand on n'a pas sacrifié
sa soirée de la veille

l'impression de gagner
sur le système
si on dépense
jusqu'au dernier sou
de nos maigres paies

le salaire minimum
qu'on gagne en se brisant le dos
avec des boîtes trop lourdes
goûte meilleur s'il se dissout
dans un gin tonic double

les néons du magasin
font ressortir
mon teint vert *Granny Smith*

Joël ne dit rien
mais me dévisage
en père accusateur
et je trouve ça beau

ici je suis éternelle
pour toujours
une adolescente
après sa première brosse

il n'y a pas de honte
seulement la garantie
que ça se reproduira

dans l'invivable
on arrive à se blottir
contre tout
ce que l'on reconnaît

les date de péremption
les étiquettes à poser
le *facing* des conserves

un ordre

qui m'enveloppe
me fait croire
à une sécurité

Théo ne comprend pas
pourquoi je suis revenue
se dit que c'est l'argent

oui l'argent oui

mais
les frigos qui brisent
l'un après l'autre
les tuiles du plancher
qui se décollent

les clients réguliers
les jokes sur la température
les sacs de plastique doublés

tout arrive
sans qu'on ne bouge

tout m'étreint
me garde au chaud

là où je peux rester
tant que je le veux
où je n'ai pas
à apprendre
à grandir

un cocon
où je m'enferme

sans l'intention
d'en sortir transformée

pendant que ma vie
pourrit sous les figues trop mûres
je n'ai pas à vivre
avec le temps
avec la mort
je suis protégée

car il y aura toujours
des codes barres à scanner
et des bières à vomir

* * *

quand il est arrivé à cinq heures
d'une soirée qui pour moi
s'était terminée trois heures plus tôt
Maxim s'est glissé dans mon lit

il s'est collé contre moi
il tremblait
sa peau était froide

il a glissé ses mains
dans les miennes
je les ai serrées
et nous avons dormi

le matin
je l'ai regardé longtemps
avant d'aller travailler

il avait l'air bien
apaisé
une expression
que je vois rarement
sur son visage

ces jours-ci
les seuls sourires
que je lui arrache
sont entre la quatrième
et la cinquième pinte

je le perds trop souvent
après la première tournée de *shots*
qu'il paie avec le pourboire
gagné au restaurant
où on l'admire comme une proie

où il doit jongler
avec les bouteilles de fort
monter sur le bar pour danser
devant les yeux affamés
des clients du Village
qui paient le gros prix
pour ce qu'ils convoitent

pour survivre
à cette routine de spectacle
pour que les billets glissent
sur son orgueil magané
il arrose ce qui autrement
ne passerait pas

une fois que l'alcool

imbibe tout son corps
il se rend au sauna
s'enivre encore plus
grâce aux torses nus et humides
qu'il caresse le reste de la nuit

mais parfois
ça ne suffit pas
le vide le traque

c'est dans ces moments
qu'il vient à moi
m'agrippe
du plus fort qu'il peut

j'ai peur qu'un jour
son emprise se relâche
ou qu'en moi je n'aie plus
ce qu'il faut pour le retenir

* * *

il y a quelque chose
qui doit finir
je ne sais pas
quoi encore

une fin
qui s'éternise

le confort
dans lequel
je me tourne de bord
aux quinze minutes

pour bronzer égal
commence
à me brûler la peau

dans mes rêves
j'entends des choses
mais je ne les vois pas
que du bruit
toujours du bruit

lorsque je suis éveillée
j'ouvre des bières
à l'infini
pour moi
pour les autres
des bières partout

je dois
retrouver
la fête
celle
qui se perd
dans la cécité
de mes nuits

je cherche une fin
qui n'arrive pas

si je croyais
avoir le contrôle
je bougerais

mais je préfère attendre
ma fin biblique

je sais qu'elle s'en vient

l'inondation
les sauterelles
la terre qui tremble
l'effondrement

je ne crois
en rien d'autre
qu'au désastre

je ne vois pas
comment
ça pourrait finir
autrement

* * *

une poussette
parmi tant d'autres
ses roues
franchissant la porte
ne m'ont pas alarmée

j'ai levé les yeux
et je l'ai vue elle
son sourire
ses lunettes
son chignon roux

je l'ai reconnue
elle non

il y a un an

j'étais pour elle
la petite caissière blonde
qui parle trop
maintenant
je ne suis personne

elle m'a souri
comme à une étrangère
m'a demandé où étaient
les pains pitas
je lui ai pointé la rangée
en restant muette

Théo est sorti du *backstore*
l'a vue
s'est dirigé vers elle
l'a embrassée

a pris les petits pieds
dépassant de la poussette
dans ses mains

je suis partie
aux toilettes
m'y enfermer

en sueur
mon cœur battant
dans mes oreilles
devant le danger

j'ai attendu
quinze minutes
avant de ressortir

elle était partie

je suis revenue à la caisse
respirant un peu mieux

quand on s'est croisés
Théo ne m'a pas regardée
ça voulait dire
qu'on n'en parlerait jamais

* * *

le chauffage
coûte cher

on a fermé
celui de la cuisine
et celui du salon

on met
des pantoufles
des bas de laine
des mitaines
à l'intérieur

on fait le saut
à chaque hiver
comme si c'était
la première fois

cette semaine
Max a dormi
avec moi

toutes les nuits
sauf quand Théo
était là

on a froid ensemble
dans cette pente glacée
agrippés l'un à l'autre

je le sens glisser
plus vite que moi
mais ma propre descente
m'enlève la force d'agir

* * *

je vais le rejoindre
à sa job
deux de ses clients
ne veulent pas décoller

quand ils finissent par partir
il compte sa caisse
répond à peine
à mes questions

on sort du restaurant
il fait froid
on marche en silence

arrivés au bar
Gab est déjà là
Max commande
des *shots*
des pichets de bière

une bouteille de mousseux

je lui demande
pourquoi le mousseux
il me répond
on fête
c'est ça qu'on fait
et commence à boire
au goulot

il regarde les autres
avec ce sourire
qui me terrifie

plus la soirée avance
moins je sens
que je peux le retenir
d'aller
où il veut aller

je décide de partir
j'enlace Gab
lui souhaite bonne nuit

Max est en tête à tête
avec un gars
à l'autre bout du bar

je le regarde
j'hésite un moment
puis je pars sans l'avertir

* * *

j'ai oublié
de fermer les rideaux
avant de me coucher

la lumière
reflétant sur la neige
tombée cette nuit
traverse mes paupières

on cogne à la porte
fort
plusieurs fois

je crie le nom de Max
pour qu'il aille ouvrir
il ne répond pas

III. La pente

*ils ont dit
mort gelé
trouvé dans la neige
avait trop bu
trop pris de coke
ou whatever*

*où
où oui
sur Papineau
coin Papineau et Ste-Catherine*

*oui c'est passant c'est bizarre
personne ne l'a vu
personne avant le lendemain*

* * *

une pente
ça se remonte
ça se descend

Maxim
a finalement
décidé
de quel bord aller

c'est ma faute

concentrée
sur ma propre chute

je n'ai pas su agir
pas su le retenir

je m'excuse
m'excuse
m'excuse

* * *

n'y avait-il pas
au départ
une intention
derrière tout ça

je ne me souviens plus
incapable
de remonter le fil

dans ma tête
trône la neige
qui a englouti Max

un homme
un des miens
mort dans la neige

ses choses
partout
dans l'appartement

ce que j'ai fui si longtemps
se matérialise autour de moi

nulle part

mon regard ne peut se poser
sans que la mort y soit

* * *

je ne suis pas ressortie
ne suis pas retournée
au travail

Joël n'a rien dit
quand je l'ai appelé

c'est Maxim
Maxim mon coloc
oui lui

dire la mort
oblige les autres
à se taire

les rideaux fermés
les poils de chats
les plantes fanées

les boîtes vides
où je n'arrive pas à mettre
les choses de Max

mon nouvel habitat naturel
me reconforte
comme une mauvaise chanson
à la radio

un nid creusé

où ma peine
se couche en boule
les yeux fermés
les oreilles bouchées

j'ai monté le chauffage
pour Max
il pourra se réchauffer
s'il décide de revenir
de sa sieste dans l'hiver

* * *

je ne savais pas
qu'il prenait autre chose
je croyais naïvement
que l'alcool suffisait

je réalise
qu'il lui fallait plus
pour garder enfoui
ce qu'il ne disait pas

ce silence
a des limites

chaque verre vide
s'empile

la tour
finit par s'effondrer

des nuées
de poussière

qui embrouillent
le regard

apparaît alors
le moins trente degrés
de sa dernière nuit

il capitule
abdique
s'étend

il se dit
juste une minute
une seule
me reposer

attendre que ce poids
ne m'alourdisse plus les jambes

je me relèverai
dans une minute oui
pas tout de suite
je suis bien
pour une fois je suis bien

je me demande
s'il a été soulagé

s'il est vrai que le froid
arrive à désarticuler la douleur

qu'il la rend assez molle
pour qu'elle glisse hors du corps
jusqu'à ce qu'il ne nous importe plus

de nous relever pour rentrer

* * *

tu ne me laisses pas te regarder
avant je ne remarquais pas
mais ces jours-ci
mes yeux essaient de s'accrocher
à quelque chose
à n'importe quoi
même au corps fuyant
de mon seul visiteur

encore hier
j'ai tenté
de poser ma tête
près de ton visage
et tu t'es écarté

lorsqu'on est couchés
tu t'assures que je ne te vois pas trop
tu te recouvres d'un drap
tu tournes le dos
ou tu prends ma tête sous ton bras

tu ne dors plus que rarement avec moi
du fond de mon sommeil je t'entends
appeler un taxi et remettre tes vêtements
parfois tu me flattes les cheveux
avec une douceur qui ne te ressemble pas

tu tolères mal
ma douleur
l'aura blême

qui m'entoure le corps

pourtant je crois que tu sais
que d'une minute à l'autre
j'aurai besoin de toi
et c'est une idée
que tu ne peux supporter

* * *

au milieu
des lumières colorées
des *feedback* de micros
à compter mes derniers sous
pour m'acheter une bière

j'ai oublié
que la mort le convoitait
de l'autre côté du bar

sans un bruit
elle s'est approchée
j'aurais pu la voir
si j'avais regardé

mais Max
le mal de Max
était trop pour moi

vivre auprès de lui
lui faire du café le matin
le serrer dans mes bras la nuit
n'a pas suffi

je croyais
qu'on était ensemble
que ce mal était nôtre

je ne savais pas

la mort savait
elle a toujours su

elle me voyait
penchée sur mon verre de blanche
et elle a choisi son moment
pour le saisir

cette soirée-là
j'aurais dû savoir
le regarder
pour vrai
j'aurais dû voir

maintenant
il n'y a plus rien à voir

que des boîtes à moitié remplies
et son cahier aux pages pleines de mots
qui me hantent la nuit
sans que je les aie lues

* * *

je pense à décembre
ce décembre-là

celui où

je suis devenue aussi froide
que sa main
tombée de la mienne

depuis ce temps
je fixe les horloges
en attendant de dégeler

je reste immobile
dans l'absurde
des respirations enchaînées
des repas mangés et digérés
alors que ce corps inerte
habite l'intérieur de ma tête

je n'arrive pas
à dire
ça rend la chose
trop réelle

incapable
d'arriver à l'effondrement
même lorsque j'essaie
de toutes mes forces

en moi
rien
seulement
une alarmante léthargie

la mort et moi
nous fixons l'une l'autre
sans pouvoir bouger

il n'y a pas
de seconde étape
le choc premier
perdure
redoublé maintenant
du choc de la neige

les deuils
se superposent
sans que je puisse
les distinguer

seulement le brumeux retour
des mêmes phrases
des mêmes images

un souvenir nécrosé
un visage figé par le froid
tous les jours
projetés sur les murs
des pièces où j'ose entrer

* * *

tu n'as posé qu'une question
ton coloc n'est plus là
et c'était trop tard

l'enfermement
rend les repères flous
on finit par prendre
tout ce qui flotte
pour une bouée

tu m'as laissée pleurer
crier mais ne rien dire
à travers la morve
qui me bloquait la gorge

tu n'as rien dit après
je savais
que tu ne dirais plus rien

je me suis endormie
une enfant épuisée
au bout de ses forces

j'ai ouvert les yeux le matin
et j'ai vu honteuse
mais sans m'étonner
que tu étais parti

* * *

j'ai tout échappé
j'aurais aimé
ne pas m'étaler
de tout mon long

Max m'a fait débouler
la dernière marche

tu as tout vu
trop vu

j'aurais voulu
demeurer blanche
étrangère

pour toi

ce qu'il y avait en dessous
a fini par dépasser
tu sais maintenant

* * *

quelques jours plus tard
je suis sortie

je suis allée à la fruiterie
je voulais voir
si tu y étais

Joël avait l'air inquiet
m'a demandé
quand je pouvais revenir

il a dit ensuite
avec toi et Théo
je sais plus quoi faire

moi et Théo
quoi moi et Théo

Théo est pas rentré
depuis quatre jours
son numéro
est plus en service
I don't get it

je suis restée figée
devant les ananas

je ne savais pas
si je devais dire
quelque chose

si je devais dire
c'est ma faute
ne l'attends pas
ne l'attends pas
il ne reviendra pas

* * *

sortie du magasin
je me suis assise
sur un banc
dans la poudreuse
le vent

je l'ai su
tout de suite

mon cellulaire
ne sonnera pas

tu ne viendras plus dormir
contre mon corps frissonnant

pas de surprises
pas de prédictions erronées
ton départ lui au moins
était annoncé

* * *

je suis partie de l'école
comme je suis partie
de la chambre

ma belle-mère
ma mère
ma soeur
des larmes
des cris
le bruit
c'était trop

aussi fort
que celui
de la salle de cours

je n'ai pas voulu
me rappeler
Papa

le masque à oxygène
les bas de laine froids
la marguerite
déposée sur son ventre
avant de me sauver

cette journée-là
celle de la fuite
de l'autre
la professeure parlait
mais je n'ai capté
que quelques mots
à travers ma brume

quelque chose comme
corps-tombeau
l'héritier
porte son mort en lui
comme un tombeau

tout s'est accéléré
le son
amplifié
je suis sortie

mon mort
quelque part
en moi

moi-sarcophage

mon mort
quelque part
en moi
loin
mais pas disparu

et si je ne le retrouvais jamais
et si moi
je n'étais pas un tombeau

si en me sauvant
de la chambre d'hôpital
je l'avais empêché
de se poser en moi
de se reposer

il aurait fallu rester

malgré le bruit
le respirateur
les larmes
les draps roses
l'odeur d'antiseptique
l'hématome sur son nez
il aurait fallu
tenir bon
pour lui

en le laissant
avec sa mort
je nous ai enlevé
la possibilité
d'une survie

la sienne
comme la mienne

* * *

Gabriel m'a appelée
j'ai ignoré
ses derniers appels
je réponds
à celui-ci

besoin d'entendre autre chose
qu'un miaulement de chat

après les *allô*
ça va oui toi oui
on reste en silence

il faudrait en parler
mais on ne le fait pas

il finit par dire
*j'organise un événement
avec la job
une soirée-bénéfice
prévention du suicide
ouais je voulais t'en parler mais
ouais
viens si tu peux
c'est au Cocktail
ce serait bien
pour lui*

je dis *ok*
ok je vais venir
et on raccroche

* * *

j'ai mis du rouge à lèvres
de l'ombre à paupières

ma peau
ne comprend pas
ce qui lui arrive

elle est encore plus étonnée
quand je sors dehors

l'air de mars
s'accroche à mes pores
avec ses ongles durs

dans le taxi
je compte mon change
et dit au chauffeur d'arrêter
avant que la course ne dépasse
ce qu'il me reste

je suis devant le Cocktail
je ne pensais pas
revenir ici
revenir sans Max

je le vois partout
au moins cent fantômes
qui dansent sous les lumières colorées

Gab lui
est là pour vrai
je l'aperçois au travers
de la vitre teintée

il parle à trois personnes
en même temps
il rit mais je sais
que ce n'est pas drôle

je décide d'entrer
il n'y a rien d'autre à faire
je n'ai plus d'argent
pour le trajet du retour

* * *

lorsque j'entre dans le bar

Gab se retourne
me regarde
mais ne me sourit pas

je vais vers le comptoir
je commande une bière
que je ne peux pas payer

après avoir fini de jaser
avec cinq personnes en même temps
il arrive près de moi

je ne dis rien
lui non plus

je prends sa main
l'approche de mon visage
et l'embrasse

on reste comme ça
plusieurs minutes
dans l'ombre des *drag queens*
qui commandent des *shots*

je pleure
il pleure

au bout d'un moment
je m'éloigne de lui
sans rien dire

je prends une longue gorgée
pose ma pinte sur une table
et me rends vers la sortie

* * *

dehors il y a
de la lumière rose
des gens qui marchent
main dans la main
sans mitaines
parce qu'il fait doux

c'est samedi soir
on crie
on rit
autour de moi

je suis là
en silence
je marche
je sais où je vais

arrivée au coin Papineau
je vois le *spot*
auquel je pense
depuis que c'est arrivé

je traverse la rue
je vois
la station-service abandonnée

des pancartes
pleine de graffitis
annonçant la construction
de futurs condos

des bouts de buisson
qu'on devine à peine
sous la neige

il y a une clôture
elle est basse
je la saute
sans difficulté

rendue
de l'autre côté

je cherche
un endroit
où quelqu'un
peut se coucher
sans être vu

je veux voir
comprendre
m'y déposer
moi aussi

est-ce qu'en me couchant
dans la trace de la mort
elle pourrait enfin
me rejoindre
me coincer

est-ce que la fuite
pourrait enfin s'arrêter

* * *

dans le creux
du banc de neige
il y a un genre d'alcôve
creusé par le vent
c'est peut-être ici
ou peut-être pas

en bas de la côte
où tout s'est arrêté
je reste debout
incapable de décider
par où aller

je sais que je ne peux pas
rester ici

je vois au loin
la rue Sherbrooke

je me rappelle

l'hôpital
où se trouve la chambre
que j'ai fui

mais aussi
en haut de la pente
plus loin
il est là
Papa

en haut
quelque part dans une chambre
dans cette maison où je ne vais plus

il est là
il attend
patient
dans sa petite boîte en cerisier

j'imagine
que ma belle-mère
allume tous les matins
une chandelle
pour lui

qu'elle prend le temps
de se recueillir
lors des dates importantes
celle de sa mort
celle de sa naissance

je suis ici
dans la neige
à me demander
ce qui m'a menée ici

il n'y a qu'une chose
dont je suis certaine

je ne sais pas
comment faire
pour vivre
sans eux

comment faire
pour vivre
malgré

malgré
les bancs de neige
le respirateur
les draps roses
les boîtes à remplir
la marguerite

je me dis
que c'est peut-être
parce que ça ne se peut pas

d'un pas décidée
je repasse la clôture
je me mets en route
je commence
à monter la côte

* * *

ma belle-mère
ne s'est pas réveillée
ne doit même pas savoir
que j'ai encore la clé

j'ai essayé
de ne pas faire de bruit
descendu chaque marche
sans y mettre de poids

surtout
ne pas faire craquer
le bois usé du plancher

je ne voulais pas
avoir à lui expliquer
avoir à justifier

j'avais les idées trop claires
pour interrompre mon élan

elle aura tout le temps
d'être affolée demain
lorsqu'elle constatera
l'absence de l'urne en cerisier

j'ai laissé une note
comme un manifeste
sur la table de la cuisine

*je l'ai ramené avec moi
il s'était assez absenté
pour toute une vie
-sa Fille*

je suis partie
vers chez moi
à pied
je l'ai serré contre moi

tout à coup
le creux dans l'estomac
a rétréci

tout à coup
il y avait moins
d'absence

marcher avec une urne
dans l'aube boueuse
du mois de mars
c'est peut-être ça
accepter la mort

* * *

je suis arrivée chez moi
sans savoir
ce que je ferais ensuite

je savais seulement
qu'il fallait aller
quelque part

l'enfermement
avait fait son temps

l'urne sous le bras
j'ai aperçu
sur son chevalet
le cahier de Max
intouché
depuis l'événement

je l'ai pris
et sans fuir
je suis sortie

* * *

sans y réfléchir
j'ai marché

jusqu'au parc La Fontaine

je suis devant l'hôpital
où j'ai laissé mon père
avec sa mort

il est tôt
le matin
peut-être sept heures

c'est le jour
même si les lampadaires
ne le savent pas encore

Papa et Max
sont dehors
avec moi
nous avons besoin
de lumière
de chaleur

plus besoin
de chauffage
de rideaux fermés
de *spotlights*
maintenant
nous sommes ensemble

le sol est mouillé
mais je m'assois
au pied d'un arbre

j'enlève mes gants
il ne fait pas froid

aujourd'hui

l'urne sur mes jambes croisées

j'ouvre le cahier

je commence à lire

je peux maintenant

il n'y a plus de bruit

Utilité et limites de la commune dans *L'Ange de la solitude* de Marie-Claire

Blais

Ayant pour objet un groupe de femmes lesbiennes habitant ensemble une commune, *L'ange de la solitude*, publié en 1989, expose les différentes difficultés d'individus n'adhérant pas aux normes de la société dans laquelle ils vivent. La figure de « l'ange de la solitude », dont la description par Jean Genet sert d'épigraphe au roman, nous éclaire sur le type de personnages que met en scène Marie-Claire Blais dans ce roman : « un être de plus en plus inhumain, cristallin, autour de qui se développent les bandes d'une musique basée sur le contraire de l'harmonie, ou plutôt une musique qui est ce qui demeure quand l'harmonie est usée.¹ » L'ange de la solitude serait donc un être à part, presque irréel, qui se démarque par son étrangeté et son incompatibilité avec ce qui l'entoure. Dans sa préface au roman, Gabrielle Poulin précise le sens de cette définition : « cet ange secret qui prend ses élus sous son aile et les entraîne avec lui sur les chemins de la solitude et de la souffrance.² » Ainsi, la figure convoquée par Blais ne serait pas véritablement incarnée par un individu, mais serait plutôt le symbole de la souffrance des êtres condamnés à errer seuls en raison de leur différence.

Bien que dans toute l'oeuvre de Blais, on puisse retrouver des exemples de ce type de protagonistes (pensons simplement à Jean le Maigre d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*), *L'ange de la solitude* nous en dit davantage sur les conséquences qu'engendre la marginalité pour ses personnages. En effet, avec ce roman et celui qui le précède, *Les nuits de l'Underground* (1978), Marie-Claire Blais s'intéresse à l'espace qu'occupent les groupes ostracisés et à son impact sur l'affirmation identitaire des sujets marginalisés. Dans *Les nuits de l'Underground*, nous assistons plutôt à une expérience de liberté confinée, qui n'existe

¹ Jean Genet dans Marie-Claire Blais, *L'ange de la solitude*, Montréal, Éditions TYPO, 1992, p. 21.

² Gabrielle Poulin, *Ibid.*, p. 9.

pratiquement que la nuit, entre les murs d'un bar accueillant les femmes homosexuelles. Cependant, dans *L'ange de la solitude*, le rapport à l'espace des personnages se complexifie et s'élargit : en plus d'exposer les lieux investis par la communauté homosexuelle féminine, le roman interroge et critique la place accordée aux êtres marginaux dans le monde. D'ailleurs, l'établissement d'une commune dans la maison de l'Abeille, une des filles de la bande, nous montre la volonté qu'ont les personnages de s'organiser autrement, de proposer un espace autre, hors des instances sociales dominantes qui rejettent leur identité.

Le type de lieu mis en place par ce groupe de femmes incarne certainement un exemple de critique sociale et de résistance aux normes qui leur sont imposées. La création de cette commune est d'ailleurs intéressante à étudier à la lumière du concept d'hétérotopie développé par Michel Foucault. Selon le penseur, il s'agit d'espaces « dans [lesquels] les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés¹ ». Ce qu'il nomme hétérotopie s'opposerait donc aux lieux traditionnels de notre culture, ceux dans lesquels les normes sociales régulent et organisent la vie des individus. Le rôle des hétérotopies serait de « créer un espace d'illusion qui dénonce comme plus illusoire encore tout l'espace réel, tous les emplacements à l'intérieur desquels la vie humaine est cloisonnée.² » La maison habitée par les personnages de Blais s'apparente à cet espace « autre³ » décrit par Foucault, puisque les normes qu'on y maintient n'existent pas ailleurs qu'en ce lieu précis. Il incarne l'idéal d'harmonie que ces femmes tentent d'atteindre en se joignant l'une à l'autre.

Toutefois, malgré leur désir de s'établir hors des normes sociales dominantes, les personnages du roman sont très tôt confrontés à plusieurs difficultés en faisant l'expérience réelle de la vie en communauté. Bien que ces femmes possèdent une forte volonté de changer

¹ Michel Foucault, « Des espaces autres » dans *Dits et écrits II. 1976-1988*, Gallimard, collection « Quarto », 2011, p. 1574.

² *Ibid.*, p. 1580.

³ *Ibid.*, p. 1575.

les choses, nous découvrons qu'au coeur de leurs relations se retrouvent des structures oppressives complexes qui persistent malgré leurs efforts de solidarité. Dans la présente réflexion, nous observerons la nature de cette contradiction. En nous intéressant d'abord au fonctionnement de la commune et aux raisons de son établissement, nous étudierons les rapports entre les personnages et la reproduction des schémas relationnels malsains au sein du groupe de femmes. En référant à plusieurs concepts de la théorie *queer*, nous nous attarderons alors à la question de la marginalité, en voyant comment l'oppression mène les protagonistes de Blais à intérioriser la violence de l'exclusion et comment celle-ci ébranle leurs idéaux de solidarité.

La maison, ce refuge imparfait

La maison de l'Abeille, sur laquelle s'ouvre le roman, est le lieu concret dans lequel s'établit la commune des « filles de la bande¹ ». Ce microcosme nous apparaît, de prime abord, comme libre de règles et de convenances, un lieu où les personnages peuvent être eux-mêmes sans avoir peur du jugement des autres. Les idéaux d'harmonie que ces femmes cultivent n'étant pas compatibles avec le monde en place à l'extérieur et ses normes contraignantes, l'espace domestique se veut une solution de rechange où leur identité n'est plus remise en question. Elles ont donc pour but de vivre en marge de la société, mais aussi de proposer une nouvelle organisation sociale qui aurait comme principe premier la liberté identitaire.

Comme l'exprime Polydor, « On est pas bien là, entre nous? » (p. 25), la maison de l'Abeille apporte un réconfort quasi familial aux personnages. Plus qu'un simple lieu de rassemblement, elle constitue en fait un lieu sécuritaire (*safe space*) où les femmes homosexuelles du roman peuvent mener leur existence sans compromis, sans risque que leur

¹ BLAIS, Marie-Claire, *L'ange de la solitude*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, coll. « Typo », 1992, p. 25. Pour la suite de l'essai, la référence des citations provenant de cet ouvrage sera identifiée entre parenthèses.

identité y soit persécutée. La nécessité d'un tel refuge implique cependant que la liberté qu'il permet n'existe pas à l'extérieur de ses murs. D'ailleurs, dès l'ouverture du roman, il est rappelé par les personnages que tout endroit autre que la commune est susceptible de représenter une menace pour les personnages. Doudouline, par exemple, exprime son inquiétude lorsque l'Abeille tarde à rentrer car elle est probablement « avec un homme, un voyou sans doute » (p. 27). Une fois cette dernière revenue, saine et sauve, l'hostilité potentielle de la vie hors de la commune est soulignée à nouveau par Johnie, qui regarde par la fenêtre de la maison et voit d'un oeil négatif la lumière de l'aube qui s'y faufile (un motif qui reviendra souvent au cours de la narration). Johnie ajoute que les chaussettes et culottes sur la corde à linge des voisins sont « répugnantes » (p. 29) et que les maisons sont « crasseuses » (p. 29), exprimant ainsi son aversion envers le monde extérieur.

Les premières pages du roman indiquent également qu'un équilibre, bien que chaotique, règne au sein de la commune. Là semble être revendiquée une organisation autre, qui s'oppose à celle du monde extérieur : on y vit la nuit, on ne se couche que lorsque la lumière y oblige, on y boit et on y mange autant qu'on le souhaite. La commune est également un espace de création artistique, où l'Abeille et Johnie peuvent à toute heure du jour peindre ou écrire. Ce lieu donne l'impression d'être, en tout point, hors du temps et de la vie réelle. S'ajoute à cet effet l'emploi de surnoms qui remplacent les prénoms réels des protagonistes, qui ne seront jamais révélés dans le récit. Johnie explique bien ici l'intention qui se cache derrière cette décision :

Ainsi ces prénoms, pensait Johnie, Doudouline, Gérard, l'Abeille, n'appartenaient qu'à elles, qu'à l'appel de leurs refuges, de leurs abris ; lorsqu'elles auraient fui la retraite magique, ne seraient-elles pas dépouillées de leurs armures de feuillage dans un bois où l'ennemi sournois aurait pu se cacher derrière chaque arbre ? (p. 26)

Elles tentent donc, en choisissant de taire leur véritable identité, de se camoufler : On devient

quelqu'un d'autre en faisant partie de la commune, et, par le fait même, on est à l'abri de ce qui n'en fait pas partie. Comme les surnoms, la maison de l'Abeille remplit cette fonction, elle est pour les femmes du roman une « retraite magique » qui leur assure une protection. Toutefois, comme le souligne également ce passage, les personnages ne peuvent jamais complètement oublier cet « ennemi sournois », qui incarne une menace bien réelle hors du refuge qu'elles ont bâti.

De ce fait, l'établissement de cette communauté et, plus spécifiquement, de ce lieu, est nécessairement ancré dans une volonté de résistance. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, la définition que donne Michel Foucault des « hétérotopies » vient éclairer la fonction de la maison de l'Abeille pour les personnages qui y habitent. Selon le philosophe, les lieux hétérotopiques sont « ces espaces différents, ces autres lieux, une espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons¹ ». Il ne s'agit donc pas d'un lieu rêvé, idéal, comme le serait une utopie, mais bien d'un espace réel dont le but est de s'opposer à ce qui constitue les espaces sociaux déjà établis. Pour les filles de la bande, la création de ce lieu de résistance s'explique par leur exclusion des espaces sociaux traditionnels en raison de leur identité sexuelle. Les membres du groupe s'engagent, à l'intérieur de la commune, à s'opposer aux normes sociales et sexuelles dominantes, à revendiquer une vision autre de l'organisation sociale. Selon Lee Edelman, cette résistance est la mission première à laquelle est contraint l'individu qui affirme son identité sexuelle marginalisée :

the queer must insist on disturbing, on queering social organization as such — on disturbing, therefore, and on queering *ourselves* and our investment in such organisation. For queerness can never define an identity; it can only disturb one.²

¹ *Op. cit.*, p. 1575.

² « Le *queer* doit s'engager à déranger et à corrompre l'organisation sociale – à déranger et à corrompre son propre investissement dans ce type d'organisation. Être *queer* n'est pas une véritable identité : ce n'est que le dérangement des identités déjà existantes. » Traduction libre de Lee Edelman, *No future. Queer Theory and the Death Drive*, London, Duke University Press, 2004, p. 17.

Il s'agit donc de créer un autre monde qui dérange l'ordre des choses auquel la société est habituée. Le fait d'être homosexuel, dans le paysage social du roman, constitue une remise en question de la vision essentielle de l'identité sexuelle véhiculée par la société. Dans ce contexte, celui qui diffère (le *queer*), par son refus de se conformer, incarne un symbole de résistance.

Néanmoins, il est important de souligner que la résistance de l'individu *queer* au cadre social n'est rendu nécessaire qu'en raison de sa marginalisation initiale effectuée par la structure sociale. Selon Fedra Cuestas, qui étudie la vision de la marginalité chez Foucault, ce double mouvement de rejet entre la société et l'individu marginalisé fait partie de la nature des relations pouvoir/sujet :

Ce processus qui se joue entre un sujet et un pouvoir qui assigne des espaces symboliques constitue l'approche que propose Foucault [...]. Il ne s'agit pas d'un état passif dans les marges propre de personnes ne s'intégrant pas à la société, mais de ceux qui sont repoussés vers ces marges et de la résistance qu'ils opposent.¹

Selon cette approche, les relations de pouvoir au sein de la société sont à l'origine de l'organisation de son espace. Ceux qui ne correspondent pas à ses normes sont marqués comme différents et, conséquemment, sont confinés aux espaces qu'on leur attribue. Cette exclusion est un indicateur de la manière dont la société marque la différence en l'écartant de l'espace où se tient la « majorité ». Cependant, la marge ne peut être considérée comme étant à l'extérieur de la société, car elle fait partie de sa structure organisationnelle :

Les sciences sociales incluent ceux qu'elle qualifient de marginaux à partir de l'instant-même où, en les dénommant de cette manière, elles les attirent dans les réseaux d'un pouvoir. Mais la façon dont elles incluent les sujets qu'elles désignent ainsi disqualifie, et cette disqualification a des conséquences sur les subjectivités produites par le pouvoir auquel elles se soumettent.²

¹ Fedra Cuestas, *Marginalité et subjectivité. La subjectivité dans les seuils du social*, Paris, L'Harmattan, collection «La philosophie en commun», 2015, p. 18.

² *Ibid.*, p. 70.

Ainsi, la commune établie par les femmes dans *L'ange de la solitude* se veut une riposte à la répression exercée sur elles par le pouvoir, mais elle demeure tout de même une limitation en soi. Son existence n'est nécessaire qu'en raison de la manière dont la différence est exclue des espaces traditionnels par les instances de pouvoir. Bien qu'au sein de ce lieu protégé, les personnages agissent librement, cette liberté d'être n'est possible qu'en ces espaces prédéterminés. Selon Michel de Certeau, l'individu ne possède pas le pouvoir de créer un espace qui lui est propre, il ne peut qu'habiter celui de « l'ennemi », en usant toutefois de différentes tactiques pour le subvertir :

La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l'organise la loi d'une force étrangère. Elle n'a pas le moyen de *se tenir* en elle-même, à distance, dans une position de retrait, de prévision et de rassemblement de soi : elle est mouvement à l'intérieur du champ de vision de l'ennemi, comme disait von Bülow, et dans l'espace contrôlé par lui.¹

La commune constituerait donc une tactique de subversion employée par les femmes du roman, car son microcosme se situe dans un espace plus grand qui est régi par des règles établies par les instances de pouvoir. Pour vivre leur différence identitaire, les marginaux doivent s'éloigner des regards de la société conventionnelle, et surtout, ils doivent se rappeler qu'ils sont susceptibles de subir de fâcheuses conséquences s'ils s'aventurent hors de leur abri.

Les personnages mis en scène par Blais sont conscients des restrictions spatiales qui viennent avec l'affirmation de leur identité sexuelle. Malgré leurs efforts pour construire un lieu inclusif qui leur permet de vivre en sécurité, le récit nous montre que les femmes de la commune sont constamment habitées par la menace que représente le monde extérieur. Cette précarité est notable à travers la présence d'un imaginaire guerrier dans les réflexions de

¹ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. I. arts de faire*, Paris, Gallimard, collection « Folio/essais », 1990, p. 61.

chacune. Nous avons déjà vu plus tôt que les surnoms choisis par les personnages au sein de la commune sont perçus comme un « camouflage », terme que l'on peut apparenter au vocabulaire stratégique militaire. Cette métaphore guerrière se poursuit lorsque Johnie ajoute

:

Mais n'était-ce pas un peu ainsi : la société ressemblait à une forêt uniforme où poussait rarement la fleur sauvage, et comme si on eût été dans un état de guerre et qu'il y eût des soldats tapis dans l'herbe, ceux-ci déguisés en ce vert, uniforme feuillage afin de mieux se perdre dans la forêt, on ne pouvait plus distinguer les soldats de l'ennemi sournois qui se dérobait derrière les arbres, ces arbres qui avaient pris eux-mêmes la teinte de la forêt, partout dans cette forêt en apparence si uniforme. (p.36)

Ici, la répétition du mot « uniforme » est particulièrement signifiante, puisque son sens est double. Il réfère d'abord à l'uniforme militaire, que les soldats « tapis dans l'herbe » doivent revêtir pour se cacher de l'ennemi, mais il nous dit également que dans la forêt, métaphore de la société, tous doivent arborer la même couleur pour éviter de se démarquer. Plus loin, Johnie soutient d'ailleurs que « celui ou celle qui portait une couleur différente pouvait déclencher à tout instant la colère, la haine de l'ennemi » (p.37). Les représailles qu'engendrent la différence forcent l'individu marginalisé, la « fleur sauvage », à se confondre aux autres lorsqu'il mène sa vie en société. La maison de l'Abeille, à la manière d'un quartier général, est un refuge qui permet aux personnages de battre en retraite, le seul espace où ils n'ont pas à arborer l'uniforme que la société leur impose. Toutefois, au-delà de ce projet idéaliste, la persistance des effets de la structure sociale sur les personnages nous laisse croire que l'établissement de la commune ne suffit pas à sauver ces femmes des rapports de force qui causent leur oppression.

La commune, un autre ordre social ?

Comme nous l'avons vu, le lieu sécuritaire constitué par la commune des femmes dans *L'ange de la solitude* est une réponse aux craintes de répression ressenties des individus marginalisés. À l'intérieur de celui-ci, on tente d'établir un ordre alternatif qui s'oppose à la violence de l'exclusion sociale. Pour qu'un tel but soit atteint, il est nécessaire que les individus qui l'investissent se consacrent à ne pas reproduire les mêmes schémas relationnels qui ont causés en premier lieu leurs blessures. Cependant, au cœur des relations dépeintes dans le roman, on peut observer que la forte emprise de la structure sociale sur l'individu semble provoquer chez les personnages une internalisation de la violence dont elles sont victimes.

Les femmes homosexuelles de la commune nous sont présentées, de prime abord, comme constituant un front uni. On peut toutefois constater que leurs différences identitaires créent des disparités importantes entre elles, et en viennent même à dicter la dynamique de leurs relations. Le concept de relation de pouvoir, au sens où l'entend Foucault, peut expliquer la reproduction inévitable de ce type de rapports sociaux au sein de la commune. En effet, les relations de pouvoir sont selon lui inséparables de toute organisation sociale :

les relations de pouvoir s'enracinent loin dans le nexus social ; [...] elles ne reconstituent pas au-dessus de la « société » une structure supplémentaire et dont on pourrait peut-être rêver l'effacement radical. Vivre en société, c'est, de toute façon, vivre de manière qu'il soit possible d'agir sur l'action les uns des autres. Une société « sans relations de pouvoir » ne peut être qu'une abstraction.¹

Il ne s'agit donc pas d'une structure additionnelle ou facultative, mais de règles profondément ancrées dans les rapports sociaux. Les relations de pouvoir affectent directement la position

¹ Michel Foucault, « Le sujet et le pouvoir » dans *Dits et écrits II. 1976-1988*, Gallimard, collection « Quarto », 2011, p. 1058.

de l'individu dans la sphère sociale et, comme l'affirme Foucault, ont des répercussions concrètes sur l'organisation de la vie en société :

Cette forme de pouvoir s'exerce sur la vie quotidienne immédiate, qui classe les individus en catégories, les désigne par leur individualité propre, les attache à leur identité, leur impose une loi de vérité qu'il leur faut reconnaître et que les autres doivent reconnaître en eux. C'est une forme de pouvoir qui transforme les individus en sujets.¹

Ainsi, les relations de pouvoir sont à l'origine de la structure sociale et influencent les normes qui y sont imposées. Des règles implicites agissent sous forme de lois qui classent les sujets les uns par rapport aux autres. Cette catégorisation entraîne nécessairement l'exclusion de certains individus au profit des autres constituant la majorité : tous ceux qui ne peuvent être identifiés comme appartenant aux groupes respectant les normes prédéterminées se voient « disqualifiés » de la sphère sociale.

Ce type de relations est particulièrement présent dans les rapports entre les femmes de la commune et les personnages qui n'en font pas partie. Les réflexions intérieures des protagonistes nous donnent accès aux incertitudes identitaires d'une jeunesse qui peine à affirmer son existence face au monde déjà en place. Un gouffre se creuse entre les deux pôles générationnels, mais il diffère de la simple incompréhension mutuelle. Ce qui ressort surtout de ce conflit est le sentiment d'inadéquation de la nouvelle génération face à la dominance de la précédente. En effet, il règne chez ces personnages une insécurité qu'on attribue rarement à la fougue de la jeunesse.

Comme exemple de ce conflit générationnel, considérons la relation que le personnage de Doudouline entretient avec sa mère, Sophie. La figure d'actrice accomplie que représente cette dernière fait constamment douter la fille de son propre talent et de ses propres capacités artistiques : « et maman, dans tout cela, ma pauvre mère, se donner tant de peine

¹ Michel Foucault, *Op. cit.*, p. 1046.

pour me faire naître, prête à accoucher sur une scène pendant qu'elle jouait Racine, et je ne fais rien de mes dix doigts » (p. 27). Lorsque vient le temps de monter son premier spectacle de musique, il n'est pas surprenant que la jeune femme laisse sa mère diriger le tout. Le plus souvent, Doudouline reste muette et s'écrase devant les exigences et l'expertise de sa mère. On remarque vite que Sophie devient, par extension, non seulement la mère de Doudouline, mais celle de toute la bande. Personnage de mère autoritaire (ce qui n'est pas étranger à l'univers de Blais, il faut le noter), le jugement qu'elle porte sur leur mode de vie pèse lourd sur les personnages. Prenons pour exemple ce passage où Sophie exprime son avis sur la décision de Polydor d'étudier la théologie malgré son homosexualité :

Pour Doudouline, Polydor, c'était une affaire de tempérament, de goût, sans doute, elles en avaient déjà discuté entre elles, mais quand même, Polydor, avec sa théologie, la prêtrise pour une femme, comme l'homosexualité, ce n'était pas un avenir, c'était une bien drôle de génération, on voyait qu'elles n'avaient pas connu la Crise, la Deuxième Guerre mondiale, et c'était surdoué. (p. 100)

Le regard de la mère est certainement empreint de pragmatisme, ce qu'elle prouve d'autant plus en leur demandant « Quand finirez-vous de rêver, les filles ? » (p. 55), en associant la commune et ses idéaux à des « rêves » qui devront cesser un jour.

La relation amoureuse entre les personnages de l'Abeille et Paula nous offre également un portrait de ce rapport générationnel conflictuel. Toutefois, le regard de Paula sur les filles de la commune est plus acerbe et semble affecter grandement l'Abeille. Dès le début, Paula nous apparaît comme une femme dure et prédatrice. Ayant plusieurs amantes et arborant un style vestimentaire masculin, elle semble dominer tout ce qui l'entoure. Cette dominance est particulièrement accentuée par les nombreux liens faits dans le texte entre l'alimentation et la sexualité de Paula. L'Abeille, l'observant de ses yeux à la fois fascinés et inquiets, décrit ainsi son amante : « Cette bête sauvage, carnivore, pensait l'Abeille, qui mangeait d'autres bêtes, l'agneau, le bœuf, le porc. Ils ne pouvaient paître en paix dans un pré

sans que Paula, saliveuse, songeât à se nourrir d'eux. » (p. 62) La crainte de l'Abeille envers cette femme grandit de manière considérable au fil de leur relation, pour prendre fin lors de leur voyage dans le sud, vers la fin du roman : « l'Abeille qui regardait cette figure soldatesque et pâle sous le soleil qui la chauffait à blanc, en pensant “Je n'en peux plus, elle est tellement forte, elle va me tuer sans le vouloir.” » (p. 87) L'autorité de Paula s'illustre aussi en grande partie par son génie artistique. Ayant étudié aux Beaux-Arts à Paris, elle incarne le pouvoir d'un savoir-faire légitimé par l'institution et elle agit ainsi comme un mentor pour l'Abeille. Elle voit d'ailleurs sa propre expérience de l'art comme la preuve de sa supériorité face aux filles de la bande : « qu'elles essaient donc de m'expliquer ce que c'est l'art, elles, avec leurs épingles à couches qui leur servent de boucles d'oreilles » (p.64) Cette attitude méprisante est certainement responsable du sentiment d'insécurité de l'Abeille, qui lui fait remettre en question la légitimité de sa propre pratique artistique lorsqu'elle la compare à celle de son amante :

et l'Abeille pensa combien elle était indigne de Paula, de l'immensité de sa force qui l'écrasait, physique ou morale, car Paula n'était pas que cet ogre assouvissant ses appétits jour et nuit, elle était aussi celle qui avait peint l'arbre noir, calciné, ce portrait d'une invisible détresse que Paula avait gravé elle-même, lorsqu'elle était aux Beaux-Arts à Paris. (p. 48)

Ainsi, la domination de Paula sur l'Abeille, incarnée d'abord par sa voracité, est réaffirmée par sa connaissance et son expérience de l'art.

Outre les conflits générationnels et artistiques, des inégalités économiques entre les personnages se présentent et avantagent celles qui sont dans la position dominante de ce rapport de classes. Il est indiqué, dès les premières pages, que le personnage de Johnie vient d'une famille bien nantie. Ce privilège économique lui donne la possibilité d'avoir son propre appartement où elle vit avec Lynda, son amoureuse, à l'insu des autres filles de la bande : « comment Johnie eût-elle confié à Gérard, Doudouline, Polydor, moins encore à l'Abeille

qui était si souvent autoritaire, qu'elle avait depuis quelques années une captive chez elle? » (p. 40) Lynda, qu'elle qualifie ici de « captive », vient d'une famille du milieu ouvrier, ce qui explique d'abord l'attrance de Johnie vers elle : « Ne le connaissant pas, Johnie éprouvait l'attrance du monde ouvrier, ou plutôt, [...] ce monde éveillait-il en elle son instinct de propriétaire? » (p. 40) Dans ce contexte, leur relation est définie par le pouvoir de l'une sur l'autre, Johnie allant même jusqu'à parler d'une « tyrannie » (p. 40), en plus d'appeler Lynda « sa prisonnière » (p. 49). Il faut cependant noter que, bien que leur relation soit basée sur la domination de Johnie, Lynda n'est pas sans pouvoir. Selon la vision de Foucault des rapports de force, une lutte doit nécessairement s'exercer entre les deux parties pour que le rapport demeure effectif, ce qui provoque occasionnellement un renversement des rôles entre le dominant et le dominé. Au cours de leur histoire commune, Johnie se retrouve en position vulnérable lorsque Lynda entretient des relations avec des hommes riches. Quand cette dernière lui est infidèle, Johnie se rappelle que Lynda ne lui appartient pas et qu'elle pourrait s'en aller à tout moment avec le plus offrant, ce qui aide à maintenir un équilibre dans leur relation. On peut certainement parler ici d'une stratégie de lutte au sens où l'entend Foucault :

Car, s'il est vrai que, au cœur des relations de pouvoir et comme condition permanente de leur existence, il y a une « insoumission » et des libertés essentiellement rétives, il n'y a pas de relation de pouvoir sans résistance, sans échappatoire ou fuite, sans retournement éventuel; toute relation de pouvoir implique donc, au moins de façon virtuelle, une stratégie de lutte, sans que pour autant elles en viennent à se superposer, à perdre leur spécificité et finalement à se confondre. Elles constituent l'une pour l'autre une sorte de limite permanente, de point de renversement possible.¹

Ce point de renversement est exactement ce qui maintient la stabilité de la relation entre Lynda et Johnie. Le rapport de force est nourri par l'incertitude que ce dernier est inébranlable, pour une partie comme pour l'autre :

Le pouvoir ne peut s'exercer que sur des sujets libres, pouvant choisir entre

¹ Michel Foucault, *Op. cit.*, p. 1061.

différentes conduites. Foucault pense qu'il y a de la liberté partout, ce qui permet qu'il y ait des relations de pouvoir dans tout le champ social. La liberté est une condition d'existence par rapport au pouvoir. Entre les deux, il s'établit une relation simultanée d'incitation et de lutte réciproque.¹

Pour que ce type de relation fonctionne, il faut donc que le sujet « dominé » ait l'impression de jouir d'un certain libre-arbitre, d'une prise sur sa propre condition. D'ailleurs, Johnie sait qu'elle n'exerce pas un contrôle absolu sur Lynda, ce que l'on remarque lorsqu'elle réfléchit à la manière dont elle doit réagir à ses infidélités : « il fallait respecter la classe sociale dont elle était issue, Johnie pouvait la secouer un peu, mais sans sévérité, d'un air de dolente rigueur, surtout ne pas sévir. » (p. 41) Les deux femmes maintiennent ainsi l'équilibre de leur relation en participant à cette lutte stratégique qui caractérise les rapports de pouvoir.

Plus tard, sa relation avec Marianne, une curatrice de musée à l'international, force Johnie à faire l'expérience de la position inférieure dans la relation de pouvoir. Marianne, que Johnie rencontre sur une île du Pacifique où toutes deux séjournent, se démarque par la grandeur de sa culture et de son savoir. Son pouvoir économique est également plus grand que celui de Johnie. Mais plus que supérieure culturellement ou économiquement, Marianne nous est montrée comme supérieure moralement, puisqu'elle n'a pas à vivre avec les conséquences sociales d'une identité sexuelle marginale exposée. Ghislaine Boulanger, dans son texte *L'une passe-t-elle sans l'autre ?*, observe bien la nature de la dominance de ce type de personnage dans le roman :

Bien que ces touristes tentent de protéger leur réputation, les feintes de passage (*passing*) qu'elles déploient relèvent non pas tant d'une tactique de survivance que d'une prise de pouvoir : leurs mensonges consolident les assises d'une dominance aux multiples facettes.²

Ainsi, en vivant leurs relations clandestines loin des regards, ce qui est rendu possible par leur

¹ Fedra Cuestas, *Op.cit.*, p. 56.

² Ghislaine Boulanger dans Janine Ricouart et Roseanna Dufault (dir.), *Visions poétiques de Marie-Claire Blais*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2008, p. 216.

pouvoir économique et leur position sociale, les femmes bien nanties du roman échappent à l'ostracisme habituellement vécu par les personnes homosexuelles. Leur domination est donc sociale, économique, mais aussi sexuelle. Elles peuvent aisément prendre possession de ce qui les entoure, des biens matériels comme de ceux qui leur sont « inférieurs » par leur rang social ou par leur identité sexuelle marginale.

Au cours de sa relation avec Marianne, Johnie se rapproche d'une position sociale enviable, puisque éloignée de la vulnérabilité de sa vie quotidienne. De fréquenter cette femme est une trahison provoquant chez elle un sentiment de culpabilité face à sa « vraie » vie, celle aux côtés des filles de la commune : « En vivant dans la clandestinité ce qui n'était pas clandestin pour elle et qu'elle avait l'habitude de vivre au grand jour, ne trompait-elle pas les filles de la bande, leur netteté, leur franchise, avec ses mensonges et son hypocrisie? » (pp. 70-71) On constate cependant que Johnie est consciente que la position sociale à laquelle elle goûte avec son amante ne lui est pas accessible en temps normal en raison de son identité sexuelle : « ici l'ordre était d'une clarté trouble, n'était-il pas évident, malgré le soleil, que Johnie n'appartenait pas à ce monde de femmes dont la respectabilité, quoi qu'elles fassent, demeurait préservée, incorruptiblement intacte. » (p. 66) On comprend donc que, grâce à sa position sociale, Marianne ne vit pas avec les conséquences sociales de ses actions, ayant la chance de ne pas avoir à faire face aux regards des autres au quotidien.

À cet égard, les réflexions de Johnie nous poussent à voir le personnage de Marianne comme l'exemple ultime de la domination sociale, celle qui s'approprie l'art, le territoire et même les gens qui y habitent :

Pendant que le lion et l'agneau se blottissaient ensemble sous les mêmes rayons d'un feu divin, dans les vitraux de Chagall, Marianne s'appropriait-elle Chagall comme elle s'était emparée d'une île du Pacifique, avec son jardinier, son masseur et son chauffeur noir à qui elle ordonnait, le matin, qu'on lave la voiture pour ses sorties du soir. (p. 128)

La logique coloniale dépeinte ici est se présente souvent dans les rapports interraciaux du roman. En tant que femme blanche et riche s'appropriant un espace dont elle n'est pas originaire, Marianne semble également s'approprier naturellement ses habitants, les réduisant à de simples serviteurs. De plus, lorsqu'il est question de la Palestine, où Marianne possède une galerie d'art, Johnie semble soutenir que la liberté et le confort de la femme riche ont été construits sur la souffrance, voire la mort des autres : « Marianne, qui était une femme bonne, charitable, pleurait ses morts, car il y avait un prix à payer pour la liberté, un prix indicible quand on volait son paradis à l'enfer. » (pp. 128-129) Aux yeux de Johnie, il est indéniable que l'occupation de l'espace par Marianne dépend de l'exploitation et de l'asservissement des individus qui y résident.

À chaque fois qu'elle est mentionnée, Marianne semble être au-dessus de cette catégorie dans laquelle le récit place tous les opprimés. Effectivement, ceux qui vivent au quotidien avec le racisme, le sexisme et l'homophobie sont tous montrés comme les victimes d'un système discriminatoire maintenu en place par les individus issus de classes sociales supérieures. Bien qu'au départ, Johnie nous soit présentée comme avantagée dans son statut économique par rapport à Lynda, d'être confrontée à une femme comme Marianne lui rappelle que son identité sexuelle la place dans une position vulnérable ou « inférieure ». Nous pouvons voir dans ce retournement que, d'une relation à l'autre, le rapport au pouvoir reste amovible, qu'il peut bouger au sein d'une même personne selon la relation dans laquelle elle se trouve. L'identité n'est pas fixe, elle se construit toujours dans le rapport avec l'autre. Si Johnie ne peut cacher son identité aussi efficacement que Marianne, elle est susceptible en tout temps de subir les répercussions sociales qui guettent les marginaux.

Ainsi, la différence des personnages par rapport aux normes sociales semble être un élément déterminant dans la construction identitaire de ceux-ci. Lorsque Johnie se demande « [d]ans un île où il y avait tous ces Noirs, n'aurait-elle pas elle aussi le droit d'exister ? » (p.

68), elle constate l'asservissement des habitants de l'Île du Pacifique où elle séjourne, mais aussi bien le sien. Assez rapidement pendant son voyage, elle réalise qu'elle est, tout comme eux, au service de Marianne :

Il y avait une guerre secrète entre Marianne et Johnie dont Marianne ne semblait pas avoir conscience, pensait Johnie. C'est que Marianne, malgré son attachement sensuel pour Johnie [...], sans le savoir, traitait Johnie comme elle avait traité son boy noir à qui elle avait commandé par un sifflement qu'on lui apportât sa vodka orange sur un plateau [...] (p. 129)

On peut supposer ici que le personnage perçoit la discrimination raciale et économique au même niveau que la discrimination sexuelle : Ceux qui la subissent appartiennent à une catégorie à part, hors de la majorité sociale, ce que Judith Butler appelle « l'illégitime » :

the repressive law effectively produces heterosexuality, and acts not merely as a negative or exclusionary code, but as a sanction and, most pertinently, as a law of discourse, distinguishing the speakable of the unspeakable (delimiting and constructing the domain of the unspeakable), the legitimate from the illegitimate.¹

Pour Johnie, toutes les victimes de cette mise à l'écart sont équivalentes, au sens où toutes les formes d'oppression sont causées par la même structure sociale, par le même rapport de force.

Malgré les efforts des femmes de la commune pour se mettre à l'abri, le jugement et la condamnation des personnes homosexuelles ne disparaît jamais de leurs préoccupations. La position sociale des personnages les expose à une précarité qui est encore plus accentuée par leur genre sexué. En effet, affirmer une sexualité marginale est rendu plus difficile pour elles en raison de l'image sociale de la sexualité féminine, ou comme Monique Wittig le nomme,

¹ « la loi répressive produit l'hétérosexualité, et n'agit pas tellement comme un code négatif ou d'exclusion, mais plutôt comme une sanction et, de manière plus pertinente, comme une loi du discours, en séparant le dicible de l'indicible (en délimitant et en construisant le domaine de l'indicible), le légitime de l'illégitime. » Traduction libre de Judith Butler, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, collection « Routledge classics », 2006, pp. 83-84.

« le mythe de la femme¹ ». Wittig prétend que là réside la source des problèmes rencontrés par le sujet féminin lorsque vient le temps pour lui de définir sa propre sexualité hors des clichés imposés :

En ce qui concerne les femmes, répondre à la question du sujet individuel en termes matérialistes c'est d'abord montrer, comme les lesbiennes et les féministes l'ont fait, que des problèmes prétendument subjectifs, « individuels », « privés », sont en fait des problèmes sociaux, des problèmes de classe, que la « sexualité » n'est pas pour les femmes une expression individuelle subjective, mais une institution de violence.²

Il apparaît dès lors impossible pour les femmes de se définir individuellement sans prendre en compte la « marque » que l'oppression impose sur les « opprimés », ainsi que « ses effets et ses manifestations matérielles dans les consciences et les corps appropriés des femmes.³ » Le sujet féminin serait donc toujours hanté par des normes sociales contraignantes lorsque vient le temps de définir et de vivre sa sexualité. Les femmes de la commune sont bien conscientes de l'ostracisme qu'elles subissent en raison de leur genre et de leur orientation sexuelle. L'Église catholique, une des instances sociales condamnant l'homosexualité, se retrouve dans le roman en raison du personnage de Polydor qui étudie la théologie dans le but de devenir prêtre, bien que ce droit ne soit pas reconnu aux femmes par l'organisation religieuse. Au cœur de la commune, dans leur vie à l'abri des regards, les protagonistes ressentent tout de même le poids social de l'homosexualité, ce qui les suit jusque dans leurs moments intimes :

Et alanguie dans sa vaporeuse chemise de nuit, Doudouline remuait ses pieds qui hantaient Polydor [...], ces pieds qui étaient les pieds d'une fille « gaie » subissaient sans le savoir une censure ecclésiastique qui les retranchait de la communion des fidèles à laquelle ils appartenaient de naissance et Doudouline, qui lisait sous la lampe avant de se réfugier dans le sommeil, se préoccupait peu de ce retranchement, cette punition; à peine s'était-elle endormie que ses rêves l'amèneraient dans des lieux paradisiaques [...], comme si ce rejet de l'Église ne

¹ Monique Wittig, *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p.55.

² *Ibid.*, p.55.

³ *Op.cit.*, p.48.

l'eût pas même effleurée, pensait Polydor, quand cette chair rose de Doudouline, ondulant sous les draps, était accablée de la plus solennelle des condamnations. (p. 44)

Polydor est bien consciente de la condamnation de son mode de vie par l'Église : c'est d'ailleurs dans un esprit de défiance qu'elle veut accéder à la prêtrise. Dans cet extrait, il est intéressant de remarquer le contraste entre l'innocence apparente de Doudouline et la « censure ecclésiastique » qui plane sur elle. Le regard extérieur réprobateur se creuse une place au sein du quotidien des femmes de la commune, pénétrant leur intimité. Dans la suite du passage, l'image de l'intrusion devient une invasion ennemie du « territoire » des deux amantes :

n'oubliaient-elles pas toutes, pensait Polydor, sous le trait sombre de ses sourcils, cette immémoriale censure qui les mutilait chaque jour, dans l'émancipation, la liberté de naissance de leur corps, ces corps qui n'étaient déjà plus les leurs [...], puisque chacun de leurs organes était avant tout la propriété d'un pontificat romain qui promenait jusque dans leur voie utérine sa lampe de gynécologue ? (p. 44)

Il ne s'agit plus ici d'un simple regard réprobateur qui s'abat sur elles, mais d'une véritable censure qui « mutile » le corps des femmes. L'ennemi (ici l'Église), envahit leur espace jusqu'à atteindre l'intérieur de leurs corps, dont il se réclame « propriétaire ». Ce n'est donc pas simplement un problème lié à l'espace, puisque malgré le lieu sécuritaire qu'ils ont créé, les personnages du roman ressentent tout de même l'impact de la répression dans leur quotidien. La violence du discours social sur les personnes homosexuelles leur fait craindre le regard des autres en tout temps, même lorsqu'elles sont retranchées dans un espace sécuritaire comme celui que représente la commune.

La peur et la honte persistent donc en l'individu marginalisé, peu importe où il se trouve, car celui-ci a intériorisé le rejet de son identité. Pour les personnages du roman, ce problème se manifeste de plusieurs façons, notamment dans la difficulté qu'ils éprouvent à

nommer leur identité sexuelle. En effet, il n'est pas insignifiant que le mot « lesbienne » tarde à apparaître dans le texte. Il est employé pour la première fois par Marianne, dans une lettre écrite à Johnie après leur séjour dans le sud : « Vous êtes une lesbienne, et malgré mon attachement pour vous, je ne le suis pas. Nous ferions mieux d'oublier cette histoire. » (p. 130) Johnie est bien consciente de la stigmatisation qui vient avec le mot employé par Marianne :

Et à cet instant, Johnie se mit à penser combien ce mot « lesbienne » était porteur de libelle diffamatoire, dans l'intention des autres, malgré la révolution la plus importante de son époque, il y avait encore les mêmes connotations d'insultes, de mépris honteux, qu'au temps de Radclyffe Hall. (p. 131)

La jeune femme réalise à ce moment que de nommer ainsi une identité sexuelle revient à la condamner. Le fait que cette dénomination soit utilisée pour la première fois par quelqu'un d'extérieur à la commune, montre la lourdeur qu'elle représente pour ses membres. Susan Whites, en analysant le pouvoir du langage sur les individus marginalisés dans *L'ange de la solitude*, le remarque également : « There is much to suggest a significant exploration of reality in the novel that seriously implicates the power of language in constructing and controlling people's lives and relationships.¹ » Le mot « lesbienne » est, en quelque sorte, l'incarnation du cadre social rejetant l'identité des femmes du roman : il nomme la différence et, du même coup, la condamne. Selon Judith Butler, il s'agit pour l'opresseur d'une manière de rendre inintelligible l'identité de celui qui diffère : « For heterosexuality to remain intact as a distinct social form, it requires an intelligible conception of homosexuality and also requires the prohibition of that conception in rendering it culturally unintelligible.² » En

¹ « Dans le roman, il y a beaucoup d'éléments qui suggèrent une exploration signifiante de la réalité qui implique le pouvoir du langage dans la construction et le contrôle de la vie et des relations des individus. » Traduction libre de Susan Whites, « The political borders of language in Marie Claire Blais's *L'Ange de la solitude* », *Modern Language Review*, avril 2000, vol. 95, p. 360.

² « Pour que l'hétérosexualité demeure intacte comme norme sociale, le concept de l'homosexualité doit être définie de manière intelligible, et cette conception doit être vue comme interdite, soit rendue inintelligible

utilisant ce mot, Marianne se sépare de Johnie, la place dans une catégorie dont elle refuse de faire partie, malgré ses aventures homosexuelles. Elle « produit » sa propre hétérosexualité, pour emprunter au vocabulaire de Butler. Pour les autres personnages du roman, cependant, cette possibilité n'existe pas : Elles doivent donc créer elles-mêmes des espaces où elles peuvent se sentir libres d'affirmer leur identité sexuelle, d'où l'utilité, bien qu'imparfaite, de la commune. Selon Whites, ce besoin est une conséquence directe des blessures causées par l'utilisation péjorative du langage contre ces femmes :

For the women of the commune, the performative nature of naming as gay or lesbian has clearly been an issue in their separation from and their desire to build an alternative mutuality. The women's retreat is primarily a retreat from signifying structures that have inflicted prejudice and hurt, a retreat from the naming of gay identity.¹

Le langage joue un rôle essentiel dans l'articulation et la compréhension de l'identité marginale. Selon Foucault, en qualifiant certains individus de marginaux, la société s'assure de les définir et, du même coup, de les inclure dans sa structure. Fedra Cuestas ajoute que cette stratégie de pouvoir a des répercussions sur l'identité du sujet visé par cette forme de déterminisme :

Les sciences sociales incluent ceux qu'elle qualifie de marginaux à partir de l'instant-même où, en les dénommant de cette manière, elles les attirent dans les réseaux d'un pouvoir. Mais la façon dont elles incluent les sujets qu'elles désignent ainsi disqualifie, et cette disqualification a des conséquences sur les subjectivités produites par le pouvoir auquel elles se soumettent.²

Que ce soit par le mot « marginal » lui-même, ou, comme dans *L'ange de la solitude*, celui de

culturellement. » Traduction libre de Judith Butler, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, collection « Routledge classics », 2006, p. 98.

¹ « Pour les femmes de la commune, la nature performative de se désigner comme gay ou lesbienne a clairement été un problème dans leur séparation et dans leur désir de bâtir une communauté alternative. La retraite de ces femmes est d'abord une retraite des structures qui sont à l'origine des préjugés à leur égard et de leurs blessures, une retraite de la désignation de leur identité sexuelle. » Traduction libre de Susan Whites, *Op.cit.*, p. 355.

² Fedra Cuestas, *Op. cit.*, p. 70.

« lesbienne », l'individu différent se voit disqualifié par l'étiquette qu'on décide de lui accoler. Dans ces conditions, il lui est impossible d'affirmer son identité sans avoir à être confronté aux limites qui ont été mises en place par la structure sociale. En tentant de produire un lieu nouveau et inclusif, les femmes de la commune réagissent à cette vision restrictive de la société. Néanmoins, leur projet n'arrive pas à leur épargner la menace d'une persécution future et l'intériorisation qu'elles ont fait elles-mêmes de la discrimination.

L'échec de la commune : une mort annoncée

En observant les diverses relations des personnages dans *L'ange de la solitude*, on remarque que la frontière entre la commune et le monde extérieur n'est pas aussi étanche qu'on aurait pu le croire. En effet, malgré leur volonté de rejeter l'ordre social en place, la reproduction des mêmes schémas relationnels malsains qui ont poussé les personnages à l'isolement nous laisse penser que la structure sociale et ses règles n'existent pas seulement dans un espace social déterminé, mais qu'elles se fraient un chemin au sein des individus qui en font partie. La Loi qui découle de la structure sociale marquerait ainsi le sujet dans son être intime, sur son propre corps, comme l'explique ici Michel de Certeau :

reste que sans cesse la loi s'écrit sur les corps. Elle se grave sur les parchemins faits avec la peau de ses sujets. Elle les articule en un corpus juridique. Elle en fait son livre. Ces écritures effectuent deux opérations complémentaires : par elles, les être vivants sont « mis en texte », mués en signifiants des règles (c'est une intextuation) et, d'autre part, la raison ou le Logos d'une société « se fait chair » (c'est une incarnation).¹

Bien que les sujets marginalisés aient été mis à l'écart par la société conventionnelle, il n'en reste pas moins que ses règles et ses normes règnent toujours sur leurs rapports sociaux et la vision qu'ils entretiennent d'eux-mêmes. C'est en leur corps que réside la nature de la

¹ Michel de Certeau, *Op.cit.*, p. 206.

structure. C'est aussi ce qui explique, du moins en partie, l'échec ultime de la commune fondée par les femmes dans le roman de Blais : dans leurs efforts de solidarité et leur volonté de se protéger l'une l'autre, elles réalisent que la pleine harmonie envisagée au départ est impossible, chacune d'entre elles devant faire face à ses propres enjeux face au monde qu'elles ont mis en place. Comme le remarque l'Abeille : « Qu'était-ce qu'une commune de filles – d'ailleurs, ce terme n'était déjà plus à la mode – si chacune cédait à ses impulsions personnelles ? » (p. 34) En ce sens, les préoccupations intimes des personnages ne s'accordent pas avec la vision première qu'ils avaient d'un lieu sécuritaire, ils constituent plutôt un obstacle face à l'idéal qu'elles tentent d'atteindre.

La porosité de la frontière entre la commune et le monde extérieur s'observe également dans l'impossibilité pour les personnages de s'isoler complètement des enjeux collectifs. Au fil du récit, leurs préoccupations identitaires, sociales et environnementales nous montrent que les murs de la commune n'arrivent pas à leur faire oublier le malheur potentiel qui menace le monde et, plus particulièrement, les membres les plus vulnérables de la société. Le rapprochement entre enjeux intimes et collectifs est omniprésent dans le texte, ce qu'on peut constater notamment à travers la pratique artistique de l'Abeille. Dans la première partie du roman, celle-ci travaille à peindre un tableau où des images sombres sont mises en rapport avec sa propre détresse :

tout ce qui sortait de son imaginaire avec fébrilité et qu'elle tentait de s'expliquer à elle-même, têtes déracinées dans des paysages de montagnes et de plaines, oiseaux morts au bec ouvert, c'était là la peinture de son isolement sur la terre, pensait-elle. (p. 58)

La signification de ce tableau, malgré le rapprochement qu'elle établit avec son propre destin, ne semble pas encore tout à fait claire pour l'artiste. Toutefois, dans la deuxième partie du roman, la menace que représente le monde extérieur habite davantage les personnages en raison de la disparition d'une des leurs, Gérard. L'Abeille se retrouve alors de nouveau

devant son chevalet, et le sens de son œuvre lui apparaît plus nettement :

elle voyait cet alignement des planètes, tel qu'elle avait l'intention de le peindre, avec cet espace noir tout autour, et sur le point de dessiner l'oiseau, sur sa branche, qui avait survécu à Star War [...], elle se dit que, comme cet oiseau, elle devait s'accrocher à sa branche, à ce qui lui restait avant l'événement Star War, avant que la terre n'éclate et aille à la dérive. (pp. 124-125)

Ici, plus qu'une simple expression de l'isolement individuel de la jeune femme, le tableau représente l'inquiétude qu'elle ressent face au monde qui l'entoure. La peur d'un événement comme « Star War », une inquiétude justifiée en pleine guerre froide, habite l'artiste. La menace d'une guerre ou d'un désastre qui viendrait anéantir la vie sur terre préoccupe l'Abeille et influence sa vision du monde, rendant incertaine la possibilité même d'un futur.

Cette inquiétude pré-apocalyptique, bien que présente chez chacune d'elles, ne s'illustre pas de la même manière d'un personnage à l'autre. Néanmoins, il semble que s'investir dans un projet personnel, que ce soit les études pour Polydor, la musique pour Doudouline, la peinture pour l'Abeille ou l'écriture pour Johnie, soit le meilleur moyen d'exprimer leur inquiétude et d'envisager un avenir, quoique précaire. Chez le personnage de Gérard, cependant, cet espoir d'un monde différent ne semble pas réellement se manifester. En effet, outre la brève mention d'une audition ratée pour un rôle dans une pièce mise en scène par Sophie, Gérard n'exprime aucune véritable ambition artistique ou académique. Les seules activités auxquelles elle prend part, dans le roman, sont la vente et la prise de drogue, ainsi que la vie nocturne dans les bars. Ce choix semble motivé par un manque de possibilités qui s'offrent à elle et par son refus de se conformer aux normes. Par son mode de vie marginal, décalé du reste du monde, Gérard incarne dans le récit ce que Lee Edelman appelle la pulsion de mort (*death drive*) : « the death drive names what the queer, in order of the

social, is called forth to figure : the negativity opposed to every form of social viability.¹ » Le *queer* s'inscrit ainsi en négativité du monde, il s'oppose sur tous les points à la structure qui l'a originalement exclu de l'ordre social. En refusant de se plier à la rigidité des lois sociales, il renonce à avoir une place en ce monde et, par son existence même, s'oppose à ce qui est socialement « viable ».

Gérard interprète donc le monde comme hostile à son existence et à celles de ceux qui foncièrement sont différents. Comme Johnie, Gérard insinue que tous les types d'oppression viennent de la même source, de la même caste dominante. La seule possibilité de survie pour les individus assujettis est selon elle de vivre cachés, à l'abri des regards, de peur de faire face à une force quelconque de répression. Cette crainte des répercussions est identifiable chez la jeune femme par son aversion à la lumière :

cet univers qui ne faisait qu'exploser à chaque seconde, pensait Gérard, la planète se consumait seule avec ses trous de feu, ses guerres larvées ou géantes, un peu partout, et bientôt nous n'aurions pas même assez d'eau pour vivre tant la terre avait été brûlée, ne laissant parmi les cendres des champs stériles que ces ombres d'hommes, de femmes, d'enfants que décimait peu à peu cette autre guerre, la famine. Qui était Gérard et son explosion nerveuse, euphorisante, dans cette massive conflagration où ne resteraient que des débris ? Un jardin vert, un lac isolé, de beaux souvenirs d'enfance et tout autour, ces cendres à perte de vue comme sur les champs stériles que survolaient les ombres de la mort, ou de ces squelettiques vivants qui seraient bientôt des cadavres [...] pensait Gérard, se demandant si ce n'était pas la raison pour laquelle elle était si hostile à la lumière du jour, cette lumière, qui, chaude ou froide, assistait à tous les désastres. (p. 77)

La lumière et le jour sont ici synonymes de danger. Être vu, pour le sujet marginalisé, le met toujours dans une position vulnérable : l'exposition signifie qu'il pourrait potentiellement être victime de répression, voire de violence. Même la beauté des souvenirs d'enfance n'est jamais loin des cendres de ce qui sera bientôt brûlé. Dans la perspective de Gérard, le désastre

¹ « La pulsion de mort nomme ce que *le queer* représente dans l'ordre social : la négativité qui s'oppose à toutes les formes de viabilité. » Traduction libre de Lee Edelman, *Op. cit.*, p. 9.

est non seulement inévitable, mais il est présent partout, dans « cet univers qui ne [fait] qu'exploser à chaque seconde ». La lumière est pour elle l'incarnation du mal qui s'abat sur les individus différents et sur leur environnement. Vivre la nuit lui permet d'éviter de s'exposer, de n'avoir pour témoins que ceux qui, comme elle, sont confinés à cet espace temporel en raison de leur marginalité.

Les personnages étant constamment habités par la menace d'une violence future, leur vision du monde est fatalement teintée par la peur et l'anticipation. Il y a, dans les réflexions intimes de ces femmes, une conscience des conséquences de la violence que le système en place engendre. Lorsque Doudouline est à Paris, durant un repas avec sa mère dans un grand restaurant parisien, elle songe à ceux qui, dehors, n'ont pas de quoi manger. Lorsque Johnie visite une île du Pacifique, elle pense aux barricades militaires aux abords des plages et à l'asservissement de ses habitants. Les femmes de la commune expriment toutes, à leur façon, leur culpabilité et leur impuissance face à la souffrance infligée à ceux qui, comme elles, sont soumis aux décisions politiques d'un système sur lequel elles n'ont pas de prise. Pour Gérard, ce sentiment dépasse vite la simple inquiétude et évolue plutôt vers un renoncement à sa propre survie. D'ailleurs, elle est convaincue de l'irrévocabilité de son destin, la mettant en relation avec le sort de l'univers :

Comme ces serpents recherchés par le prédateur pour la finesse de leur peau, Gérard pressentait elle aussi, sous la flèche du chasseur, la menace de sa rapide extinction, cela dont elle avait si souvent parlé à Johnie, la fin d'un univers qui serait lié à sa propre fin, dans les cendres d'une même agonie, Gérard et le monde. (p. 83)

La fin individuelle est ici inséparable de la fin du monde, elles surviennent en raison d'une même souffrance. La conscience du désastre que possède le sujet marginalisé est ancrée dans sa propre expérience du monde, elle est un reflet des conséquences des inégalités sociales et de l'ostracisme qu'il subit.

On peut interpréter la mort de Gérard comme l'événement qui vient signaler le plus significativement la fin de la commune. Bien qu'auparavant, la frontière entre la maison de l'Abeille et le monde soit indiquée comme imparfaite, c'est avec la disparition de l'une d'entre elles que les femmes du roman réalisent que la commune n'a pas réussi à les protéger de ce qu'elles redoutaient. Gérard s'étant tranquillement éloignée de la bande, Doudouline voit son absence comme la raison de sa perte : « dommage pour Gérard, oui, mais pourquoi fréquentait-elle ces filles de Provincetown, pourquoi se cachait-elle avec leur bande dans un taudis, une trahison, une vraie » (p. 147) Le fait que leur amie périsse dans un feu survenant à l'extérieur de la commune semble incarner pour les personnages la preuve que leurs craintes face au monde extérieur étaient justifiées. L'idéal qui les habitait au départ se voit alors confronté à la vulnérabilité qui les attend lorsqu'elles sortent de leur « retraite magique ». Que Gérard meure dans un incendie dont la nature n'est pas précisée ajoute également du poids à cette tragédie, étant donné les nombreuses références à la lumière et au feu qui accompagnent le personnage tout au long du roman. La négativité *queer* incarnée par Gérard culmine dans cet événement qui concrétise le *No future* dont parle Edelman : le sujet marginal (ici le sujet homosexuel), habite un monde où il est vu comme illégitime et, pour cette raison, il ne peut appartenir à la vision de l'avenir qui est envisagée par la collectivité qui le rejette. La sombre fin qui attend le personnage n'arrive pas de manière soudaine, ce dernier voyant sa consommation de substances comme le moyen d'accéder le plus rapidement à son destin : « Gérard pensait qu'il était temps pour elle de s'initier aux dures expériences de la vie, de sortir de sa chrysalide de tout son être rêveur et endormi, rude papillon qui se brûlerait vite à cette flamme, la drogue » (p. 76) Il semble donc que la trajectoire vers sa fin inévitable soit entreprise de manière consciente par le personnage, sa perte représentant la culmination de la pulsion de mort qui l'habite depuis le début du récit.

Si la mort de Gérard nous laisse croire à l'échec du projet de la commune, elle ne

signifie pas pour autant la fin du désir de solidarité qui habite les personnages. Celles parmi les femmes qui restent après le désastre, sont toutes réunies pour la première fois depuis la première scène du roman, au moment où leur amie disparaît. Lorsqu'elles apprennent le décès de Gérard, elles se réunissent de nouveau pour commémorer à la fois le jour de son anniversaire et celui de sa mort. Dans ce sens, l'esprit de communauté n'est pas perdu, il semble même être renforcé par la tragédie qui les a frappées. Le passage sur lequel se clôt le récit nous montre qu'il demeure tout de même une lueur d'espoir pour les personnages : Sophie, la mère de Doudouline, les oblige à sortir de la maison pour aller disperser les cendres de leur amie. On constate son empressement lorsque, d'un même souffle, elle dit : « c'est un bien grand deuil, allez-y vite, les filles, il fait froid, nous grelottons, adieu Gérard, une minute de silence s'il-vous plaît » (p. 157). Sophie presse ainsi les filles de la bande à dire au revoir à Gérard et à oublier ce qui lui est arrivé. Cependant, lorsqu'elles sont de retour dans la commune maintenant amputée d'un de ses membres, elles allument des chandelles sur un gâteau pour souligner ce qui aurait été le vingtième anniversaire de Gérard. Ultimement, elles se rassemblent autour de la table et prennent le temps de se souvenir de leur amie : « Johnie dit : "À bientôt, Gérard, bon anniversaire, Gérard" et toutes formèrent une chaîne avec leur mains en répétant "bon anniversaire, Gérard", pendant que se consumaient seules les vingt bougies sur un gâteau de fête. » (p. 158) À la lecture de ce passage final du roman, il apparaît clair que les femmes de la commune ne s'abandonnent pas les unes les autres, qu'elles demeurent, malgré la mort, solidaires. C'est sans doute ce qui reste au terme de *L'ange de la solitude* : au-delà de la commune, une idée plus forte que la menace et le désastre qui guettent : une communauté, dans ce qu'elle a de plus imparfait, mais également, de plus vrai.

Le caractère à la fois salvateur et limitant de la communauté est ce qui nous a intéressée pour ce mémoire, tout autant dans la partie création que dans la partie recherche. Ce concept s'exprime différemment dans les deux portions, mais il est tout de même à la base de ce qui en a constitué les interrogations principales : comment s'articule la relation entre le sujet et le monde qu'il habite ? Dans quelle mesure la communauté peut-elle permettre à l'individu de s'émanciper ? Dans *L'ange de la solitude*, l'impossibilité de réconcilier l'intime avec le monde extérieur force les personnages à reconsidérer le rôle de la commune, la mort de Gérard venant secouer ce qu'il restait de leurs idéaux. Pourtant, ces femmes n'abandonnent pas leur résistance, puisque les problèmes qui les ont poussées vers l'établissement de ce lieu « hétérotopique » sont toujours aussi réels, voire davantage à la suite de la perte d'une des leurs. Il semble, en fait, que ce qui s'éteint avec la commune a plus à voir avec l'illusion de sécurité qu'elle procurait aux personnages. Certes, l'existence d'un tel espace sécuritaire permet aux sujets ostracisés de reprendre le contrôle sur leur environnement et leur donne l'occasion d'exprimer leur identité sans avoir peur des représailles. Cependant, il semble qu'à long terme, la pertinence du lieu s'atténue et qu'il perd inévitablement de son effet.

Au fil du récit, le personnage de Johnie prend conscience des limites de la vie en commune et de ce qu'elle peut empêcher au sujet d'accomplir. Nous avons mentionné plus tôt l'importance que prend le qualificatif « lesbienne » pour le personnage. Pour elle, cette désignation agit un peu à la manière de l'Étoile Rose, utilisée par le régime nazi durant la Deuxième Guerre mondiale comme marque de l'homosexualité. Pour Johnie, ce symbole devient un moyen d'exprimer la violence du regard de l'autre sur son identité, mais également, la précarité de son existence. D'être ainsi vue et marquée par Marianne lui rappelle que, bien qu'elle se sente acceptée et confortable parmi les filles de la bande, le monde extérieur demeure hostile et dangereux pour les personnes différentes. Alors que l'on

aurait pu s'attendre à un découragement de la part de la jeune femme, cette prise de conscience semble en fait déterminante pour elle :

elle avait retrouvé avec ce rejet de Marianne son Ange de la Solitude qui l'avait toujours attendu dans l'ombre, comme pour lui dire « Quand donc défendras-tu tes droits? Toi qui es un soldat sans armes, quand donc cesseras-tu de te camoufler dans le feuillage qui t'abrite chez les filles de la bande, quand donc seras-tu toi-même, face au monde, dans une clarté resplendissante? (p. 130)

La figure de l'ange de la solitude incarne ici la force de résistance des individus marginalisés. La commune serait donc un lieu qui les empêche ultimement d'affronter les difficultés et de revendiquer une place au sein du monde qui rejette leur identité. Johnie laisse également entendre que le combat que doivent entreprendre les filles de la bande passe nécessairement par une revendication de l'espace, soit par l'invasion du territoire de l'ennemi.

Il est indéniable que la mort de Gérard vient ébranler les illusions des personnages sur la force de leur groupe. Toutefois, la scène sur laquelle se conclut le roman nous laisse penser que la solidarité à la base de leur communauté demeure bien vivante malgré l'amputation d'un de ses membres. La narration suggère également, à travers les réflexions de Johnie, que le désir de liberté et d'affirmation demeure plus fort que la peur des répercussions qui hantent les protagonistes. C'est finalement en osant sortir de leur refuge que les personnages arriveront à s'extirper de la marge où ils ont été confinés. La fin de la commune s'avère nécessaire à la poursuite de ce combat, que les filles de la bande entreprendront guidées par l'ange de leur solitude.

Bibliographie

Corpus littéraire

BLAIS, Marie-Claire, *L'ange de la solitude*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « Typo », 1992, 167 pages.

Corpus critique

Sur l'espace :

AUGÉ, Marc, *Non-lieux. introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, collection « La librairie du XXe siècle », 1992, 162 pages.

DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien. 1. arts de faire*, Paris, Gallimard, collection « Folio/essais », 1990, 357 pages.

FOUCAULT, Michel, « Des espaces autres » dans *Dits et écrits II. 1976-1988*, Gallimard, collection « Quarto », 2011, pp. 1571-1581.

Sur les relations de pouvoir et la marginalité :

FOUCAULT, Michel, « Le sujet et le pouvoir » dans *Dits et écrits II. 1976-1988*, Gallimard, collection « Quarto », 2011, pp. 1041-1062.

CUESTAS, Fedra, *Marginalité et subjectivité. La subjectivité dans les seuils du social*, Paris, L'Harmattan, collection « La philosophie en commun », 2015, 282 pages.

Sur les études féministes et les études de genre :

BOURCIER, Marie-Hélène, *Queer zones. Politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, éditions Balland, collection « Modernes », 2001, 247 pages.

BUTLER, Judith, *Bodies that Matter : on the Discursive Limits of "Sex"*, New York, Routledge, collection « Routledge classics », 2011, 219 pages.

BUTLER, Judith, *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge, collection « Routledge classics », 2006, 236 pages.

EDELMAN, Lee, *No future. Queer Theory and the Death Drive*, London, Duke University Press, 2004, 191 pages.

IRIGARAY, Luce, *Éthique de la différence sexuelle*, Paris, Les éditions de Minuit, collection « Critique », 1984, 198 pages.

WITTIG, Monique, *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, 135 pages.

Sur Marie-Claire Blais et L'ange de la solitude :

DUPRÉ, Louise, « Amour : cette autre identité », *Voix et Images*, hiver 1990, Vol. 15, pp. 298-301.

JOUBERT, Lucie (dir.), *Trajectoires au féminin dans la littérature québécoise (1960-1990)*, Québec, Éditions Nota bene, 2000, 286 pages.

NADEAU, Vincent, « Des Filles et du grand méchant loup : une lecture de “L'ange de la solitude” », *Québec Studies*, printemps 1990, vol. 10, pp. 45-49.

NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth et Daniel LETENDRE, *Lectures de Marie-Claire Blais*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2019, 249 pages.

OPREA, Denisa-Adriana, *Nouveaux discours chez les romancières québécoises : Monique Proulx, Monique LaRue et Marie-Claire Blais*, Paris, L'Harmattan, collection « Critiques littéraires », 2014, 287 pages.

RICOUART, Janine et Roseanna DUFAULT (dir.), *Visions poétiques de Marie-Claire Blais*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2008, 323 pages.

WHITES, Susan, « The political borders of language in Marie Claire Blais's *L'ange de la solitude* », *Modern Language Review*, avril 2000, vol. 95, pp. 350-361.

Autres ressources :

BLAIS, Marie-Claire, *Les nuits de l'Underground*, Montréal, Stanké, 1978, 267 pages.

DELVAUX, Martine, *Femmes psychiatisées, femmes rebelles : de l'étude de cas à la narration autobiographique*, Paris, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, collection « les empêcheurs de penser en rond », 1998, 281 pages.

DIDI-HUBERMAN, Georges, *Survivance des lucioles*, Paris, Les éditions de minuit, 2009, 141 pages.

DUCHARME, Réjean, *Va savoir*, Paris, Gallimard, collection « Folio », 1994, 300 pages.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points. Essais », 1996, 381 pages.

LEMMENS, Kateri, *Nihilisme et création. Lectures de Nietzsche, Musil, Kundera, Aquin*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, 158 pages.

ROSENFELD, Heather et Elsa NOTERMAN (The Roestone collective), « Safe Space : Towards a Reconceptualization » dans *Antipode*, novembre 2014, vol. 46, pp. 1346-1365.

